

À la mémoire d'Éliane Sophie Plewman

Marseille 9 décembre 1917 – Dachau 13 septembre 1944

8, rue Mérentié

Un récit de Jean CONTRUCCI
avec la collaboration de Jacques VIRBEL

*Nul ne semblait vous voir Français de préférence
Les gens allaient sans yeux pour vous le jour durant
Mais à l'heure du couvre-feu des doigts errants
Avaient écrit sous vos photos " Morts pour la France"
Et les mornes matins en étaient différents.
Louis Aragon, *L'affiche rouge**

Maquette Théo ORENGO

8, rue Mérentié

*

Histoire d'un réseau anglais dans
la Résistance française à Marseille
– 1943-1944 –

*

Pour Margaret, Patrick et Brigitte Browne

Du ventre sombre d'un bombardier quadrimoteur Halifax B. II *special* une silhouette furtive vient de jaillir par la trappe. Il est deux heures du matin en cette nuit du 13 au 14 août 1943. L'avion survole le département du Jura aux environs de Lons-le-Saulnier avant de poursuivre sa route vers le nord-est pour larguer un autre membre de sa cargaison humaine au-dessus de la région de Montbéliard (Haute-Saône) L'appareil de la Royal Air Force a été mis - comme pour chaque mission - à la disposition du Special Operations Executive ¹ (SOE), créé par Churchill dès 1940 « pour mettre le feu à l'Europe » en parachutant en pleine France occupée, des agents spécialement formés pour aider les maquis, les équiper en armes et instruire leurs équipes de saboteurs.

Le bombardier dépourvu d'armes, seulement équipé pour transporter des parachutistes et leur matériel, a décollé quelques heures auparavant de l'aérodrome discret de Tempsford, dans le Bedfordshire, au nord de Londres, aérodrome militaire de la RAF, d'où partent chaque mois à la pleine lune les agents secrets dont l'arrivée a été généralement signalée par messages codés aux responsables de réseaux ou aux résistants avec qui la section F ² du SOE est en contact.

Après deux tentatives avortées les nuits précédentes pour cause de mauvais temps qui a obligé le pilote à faire demi-tour, celle-ci est la bonne.³

¹ Direction des Opérations Spéciales.

² Chargée des opérations en France.

³ Les agents étaient parachutés les nuits de pleine lune ce qui facilitait les repérages au sol. En cas d'intempéries le largage était remis aux jours (ou au mois) suivants.

Amorcée à une altitude de 350 à 400 mètres, afin de déjouer les radars allemands, la descente en parachute ne doit guère excéder une vingtaine de secondes. C'est de cette rapidité que dépend la discrétion de la manœuvre, aussi délicate que dangereuse.



Agent SOE en tenue de parachutiste

La forme humaine qui vient de plonger dans le vide les pieds en premier, coiffée d'un casque à bourrelets entourant le crâne équipé d'une mentonnière, munie de lunettes d'aviateur, engoncée dans une combinaison de toile épaisse et chaussée de brodequins de cuir, est d'abord tombée comme une pierre sur une dizaine de mètres avant d'être brutalement freinée par la corolle blanche qui s'épanouit à présent au-dessus de sa tête. Une valise est accrochée aux suspentes du parachute, remplie de vêtements civils de rechange ainsi qu'une sacoche contenant un million de francs destinés à couvrir les frais d'une vie clandestine pour son réseau et de faire face à tous les besoins matériels qui vont découler de la mission de l'agent secret.

Le parachutage vient d'être effectué « à l'aveugle », c'est à dire sans « comité d'accueil » composé de résistants prévenus par Londres, guettant l'atterrissage de l'agent du SOE. À lui de se débrouiller pour prendre contact aux adresses de gens sûrs ou de refuges repérés d'avance (safe houses) qu'on lui a fournis, avant de gagner la région où se trouve le chef de son réseau.

On aperçoit luire sous la lune les rails d'un chemin de fer. Non loin de là se trouve un petit bois. Le vent qui souffle de l'ouest a déporté le parachute vers une ferme dont on entend le chien alerté par le bruit de l'avion aboyer comme un enragé, tandis que le sol, où l'on distingue chaque haie, chaque parcelle cultivée, le moindre ruisseau sous cette clarté blafarde qui donne au paysage son irréalité, semble monter à toute vitesse.

Par bonheur l'animal doit être attaché, car les aboiements ne semblent pas se rapprocher et les fermiers profondément endormis – ou peu décidés à se risquer dehors à cette heure.

Le contact avec le sol de France a été brutal, malgré les consignes suivies durant l'entraînement où l'on apprenait à amortir le choc en se présentant en position repliée, les jambes devant servir d'amortisseur. L'arrivée à terre a été si violente qu'une cheville a cédé. Une douleur fulgurante se propage tout au long du mollet droit.

La mission d'Eliane Plewman, 26 ans, sujet britannique, agent F/23, nom de code *Gaby*, désormais *Eliane Jacqueline Prunier*, née à Marseille⁴ – comme l'indiquent ses faux-papiers – a mal débuté.

Mais il en aurait fallu plus pour l'en détourner. Cette blessure va certainement la retarder pour rejoindre à Marseille le réseau *Monk* auquel elle a été affectée comme *courrier*,⁵ mais en aucun cas ne la ferait renoncer. Elle retrouve un pays, une terre où elle a grandi, qu'elle aime entre toutes et elle ne pardonnera jamais aux Nazis d'être venus la souiller de leur présence. Elle s'est juré de les combattre par tous ses moyens, quitte à y sacrifier sa vie.

C'est pour mettre sa promesse à exécution qu'elle est là, dans cette nuit claire, toute seule, à replier en hâte son parachute face au vent comme on le lui a appris durant sa formation au sein du groupe B du SOE, d'abord à Wanborough Manor, dans le Sussex, au sud de Londres, où elle a suivi la première phase de l'entraînement (*Preliminary training*), puis en phase finale de formation à l'école de sécurité installée dans l'immense domaine appartenant à Lord Montaigu de Beaulieu⁶ près de Southampton et sur les terrains de Ringway (au sud de Manchester) pour l'entraînement au saut en parachute.

Malgré sa nature menue – 1,55 m. et une silhouette de sylphide – elle a suivi le même entraînement que les garçons, près d'Inverness en Écosse, montrant dans tous les exercices physiques une détermination farouche. Elle a appris le maniement d'armes, le combat à mains nues, les techniques de sabotage, de vie clandestine, de sécurité, d'orientation, de communications-radio. Elle sait maintenant comment tuer avec une arme ou sans, manier les explosifs et leurs détonateurs, saboter les voies de chemin de fer, faire sauter des locomotives, endosser une nouvelle identité, répondre à toutes les questions posées à l'improviste, s'inventer un passé plausible et une « couverture » (une activité vraisemblable) sans

⁴ Ce qui est l'exacte vérité

⁵ Agent de liaison entre le réseau et la résistance.

⁶ À l'anglaise on prononce *Boulié*

jamais se couper ou se contredire. Elle a brillamment passé les tests psychologiques auxquels les officiers des diverses commissions chargés d'évaluer les candidats soumettent leurs futurs agents secrets, afin d'éprouver leur détermination et leur solidité mentale.

À la question : « Pourquoi voulez-vous partir vous battre contre les Nazis ? » elle a répondu d'une voix claire : « Parce que je les hais ! »

Le caractère résolu de la jeune femme n'exclut pas un enthousiasme juvénile que tous ses compagnons d'armes ont relevé. Elle était le boute-en-train du groupe et, durant les moments de détente ménagés dans un programme intensif et épuisant, elle n'était pas la dernière à faire la fête.

Au terme de sa formation les différents examinateurs et contrôleurs de la Section F ont jugé Eliane Sophie Plewman, alias *Gaby*, alias *Dean* « calme, efficace et consciencieuse et d'un sang-froid admirable ».

Ce saut en parachute au-dessus de la France occupée depuis trois ans vient de prouver que l'agent *Eliane Prunier*, née Browne Bartroli, épouse Plewman, née à Marseille le 6 décembre 1917 a donné toute satisfaction à ses chefs. Elle a su prendre pleinement conscience des périls encourus. Avant de partir en mission elle a calmement rédigé son testament, ainsi que l'exige le règlement, léguant les fonds de son compte bancaire ⁷ et ses biens meubles à son époux, ses bijoux à sa mère.

Désormais, elle n'a plus de passé.

Elle sait que des réseaux entiers du SOE ont été trahis, vendus aux Allemands, décimés par la Gestapo. Que la durée de vie d'un agent « in the field » (sur le terrain) ne dépasse guère six à huit mois en moyenne et que si elle devait être arrêtée, personne – surtout pas le SOE – ne la reconnaîtrait pour une de ses *agents*, que les Nazis la classeraient « terroriste » et la liquideraient sans état d'âme, non sans l'avoir au préalable torturée et traitée moins qu'une bête d'abattoir.

⁷ 272 livres sterling.

C'est pour cela qu'outre le poignard réglementaire,⁸ la minuscule boussole, la carte de la région où elle vient d'être balancée du haut du ciel et le pistolet Liberator à un coup qui dote tout agent en mission, Eliane porte sur elle une petite pilule blanche pour échapper à ses bourreaux : c'est du cyanure. Il vous garantit une mort rapide, sinon douloureuse.

Gaby consciente du danger qui la guette n'a pas un instant pensé à s'y soustraire. Sa décision prise, rien ne l'aurait fait reculer. Pas même les craintes de son époux, Thomas Langford Plewman, un officier d'artillerie de sa Majesté le roi d'Angleterre Georges VI. Tom avait vite compris que l'avenir même de leur couple aurait été compromis au cas où il aurait prétendu s'opposer à la décision de sa jeune femme. La mission qu'Eliane s'était donnée, elle l'accomplirait jusqu'au sacrifice inclus.

Après avoir enterré parachute et combinaison d'aviateur dans le bois qu'elle a gagné en claudiquant, troqué ses brodequins contre des chaussures civiles, caché sa sacoche au million (qu'elle retrouvera vide...) elle se met en route malgré sa cheville douloureuse dans cette région qu'elle ne connaît pas vers une adresse qu'elle sait par cœur et où doivent l'attendre des gens sûrs.

Malheureusement, à l'adresse indiquée il n'y a personne. Les volets sont clos, les alentours déserts. Les occupants ont-ils été dénoncés, arrêtés, sans que Londres n'en sache rien ? Des ombres tapies dans les haies attendaient-elles l'arrivante et sont-elles prêtes à la capturer pour la conduire au siège le plus proche de la feldgendarmerie ?

À partir de cet instant on perd toute trace d'*Eliane Prunier* pendant près d'un mois.

⁸ Le fameux F-5 fighting knife

Qu'a fait l'agent secret F/23 alias *Gaby* durant tout ce temps, jusqu'à sa réapparition à Marseille, destination première (et unique) de sa mission officielle, quand elle prend enfin contact, vers la mi-septembre 1943, avec son réseau (*circuit*, en anglais) dont le nom de guerre est *Monk* et le nom de code *Bernard* ?

Il est aujourd'hui impossible de le savoir.

Aucun document officiel ne nous l'indique et même l'historien du SOE, Michael Richard Foot,⁹ se contente d'indiquer « *qu'elle* (Eliane Plewman, qualifiée de « trop belle messagère du réseau *Monk* ») *avait pris son temps pour entrer en contact avec son réseau* ».

Phrase lapidaire qui laisse entendre que les archives du War Office sont à peu près vides sur la question.

Monk est alors le seul réseau du SOE à être installé dans une grande ville française, (hors Paris) les autres étant disséminés dans des villages, des bourgades d'où il est plus aisé de s'extraire pour se mettre à l'abri ou prendre des contacts avec les maquis installés en pleine nature.

Marseille, en 1943 est un terrain particulièrement dangereux, parce que la ville est une frontière, parce qu'elle fait face à l'Afrique du Nord dont les Alliés se sont emparés depuis novembre 1942. La ville grouille d'espions allemands, l'organisation Todt l'a ceinturée de fortifications, truffée de blockhaus, hérissée de canons. La Gestapo y est particulièrement active et redoutable. La pègre locale, en choisissant le camp de la Collaboration, renforce encore l'efficacité du Sicherheitsdienst (les services secrets de renseignement allemands), puisqu'elle travaille à la fois pour l'Occupant et pour son propre compte...

Qu'allait faire Eliane Plewman dans cette galère ?

Profitons de ce « blanc » dans l'emploi du temps de « la trop belle messagère » pour revenir en arrière dans cette courte vie si bien remplie.

⁹ Des Anglais dans la Résistance – Le SOE en France, 1940-1944 (Tallandier)

De par sa naissance et sa jeunesse passée à Marseille, dans une famille anglaise dont le père, Eugene Browne, qualifié de négociant, a épousé Elisa Francesca Bartroli, une espagnole,¹⁰ Eliane, troisième enfant du couple,¹¹ après Henry et Albert, est parfaitement bilingue au point de parler le français avec une légère pointe de cet accent marseillais particulier qui se veut « distingué ». On l'attrape du côté de la rue Paradis¹², afin de n'être pas confondu avec les gens de peu. Surtout quand – comme c'est le cas – on fréquente la très huppée école de Notre-Dame de Sion, où la bourgeoisie marseillaise confie l'éducation de ses filles aux religieuses de cette congrégation fondée en 1843.

Eliane y nouera une amitié profonde et durable avec une condisciple, Madeleine Ries, qu'elle aura l'occasion de retrouver en septembre 1943¹³ lorsque sa mission d'agent secret la ramènera dans sa ville natale.

La matité du teint d'Eliane Browne Bartroli – qu'elle tient du sang espagnol de sa mère – ainsi que sa chevelure sombre achèvent de lui donner une allure et des manières de vraie méridionale, que tempère – tout en la rendant encore plus séduisante – la couleur bleue de ses yeux. Les deux frères, Henry et Albert, qui fréquentent le lycée Périer, sont eux aussi parfaitement bilingues, mais sur le plan physique ils ont pris à leur père des caractéristiques plus franchement british (l'allure générale et la couleur des cheveux, notamment).

La vie de cette famille anglaise si bien intégrée à l'ambiance et aux mœurs marseillaises aurait pu se poursuivre sereinement, et Eliane renforcer encore sa vocation de fille du Sud en épousant un garçon de la bourgeoisie locale, si des péripéties familiales n'étaient pas venues lui donner une tout autre direction.

¹⁰ Probablement connue au temps où le propre père d'Eugène, l'ingénieur Henry-James Browne, vice-président de la Chambre de commerce britannique à Marseille, dirigeait la *Direct Spanish Telegraph*, une société chargée de la maintenance du câble entre Marseille et Barcelone.

¹¹ Elle est née en 1917, après Henry, né en 1913 et Albert né en 1915.

¹² L'appartement familial était au 360, rue Paradis, près de la rue Daumier.

¹³ La jeune femme, avec qui Eliane n'a pas cessé de correspondre, est alors devenue par mariage Madeleine Chaix-Bryan.

Eugene Browne est un viveur qui dépense sans compter dès qu'il s'agit de profiter des plaisirs de la vie et, un beau jour, lassée des frasques de son époux, Elisa, qui lui reproche de croquer sa dot, demande une séparation de corps puis, accompagnée de ses trois enfants, part pour l'Angleterre, pays auquel elle voue une grande admiration. Elle aurait sans doute opté pour l'Espagne, si, en cette année 1936 ne venait pas d'éclater la plus atroce des guerres civiles...

En 1937, Eliane a vingt ans et on la retrouve locataire d'un modeste logement, dans une impasse, (que les anglais qualifient par le mot français cul de sac) au 30, Parkland Drive, dans le quartier d'Oadby, banlieue-est de Leicester. Elle travaille comme traductrice dans une firme d'exportation de vêtements et de tissus, la George Odom Ltd, située dans Albion street. La maison est bonne, l'ambiance agréable. On parle même d'ouvrir une succursale à Aden.

Cette année-là, la famille est endeuillée par la mort brutale à 24 ans de l'aîné des garçons, Henry, tandis qu'Albert après avoir achevé ses études d'ingénieur-chimiste va trouver un emploi dans une fabrique de peinture de Newcastle.

Elisa Bartroli, vivra l'avant-guerre à Leicester de travaux de couture, soutenue – sur le plan matériel et affectif - par un cousin, Manolo Bartroli, qui possède une usine en Espagne et viendra la chercher en 1939, pour partager sa vie, la paix revenue, dans son pays natal ravagé par trois années d'une guerre fratricide.

A son tour, Albert, volontaire pour un poste dans la succursale espagnole de la fabrique de peinture qui l'emploie à Newcastle, part rejoindre sa mère à Madrid, en août 1939, laissant Eliane « toute seulette », écrit-elle à l'adresse marseillaise de sa grande amie *Mané* (Madeleine Chaix-Bryan). Cette solitude lui pèse-t-elle ? Elisa sollicite-t-elle sa fille à suivre le même chemin son grand frère ? Quoiqu'il en soit voilà Eliane à Madrid, courant

octobre 1939. « C'est bon d'être à la maison en famille », écrit-elle à *Mané*.

La tribu s'est donc reformée en Espagne. C'est l'aisance. Mais l'ambiance familiale ne semble pas être longtemps au beau fixe pour les enfants Browne Bartroli. L'autorité du cousin Manolo - qui demande à être appelé « père » - se fait pesante. Il faut peut-être chercher-là un des motifs qui pousseront bientôt le frère et la sœur dans l'idée de refaire le chemin inverse, de regagner l'Angleterre et de se lancer à corps perdu dans le combat de titans qui s'annonce. Le Royaume-Uni est l'ultime rempart face à la barbarie nazie, à partir de l'effondrement de la France devant l'offensive allemande de mai 40.

Pour l'instant, Eliane Browne Bartroli se cherche un emploi à Madrid. Son goût marqué pour les langues ¹⁴, allié à la pénurie de personnel à l'ambassade de Grande-Bretagne à Madrid, facilite l'embauche de la jeune fille, bientôt employée bénévolement au service de presse. Elle occupera dans un deuxième temps un poste similaire à l'ambassade de Grande-Bretagne à Lisbonne, avant son retour en Angleterre - que l'on peut situer au début de 1942 - et son engagement actif auprès du SOE.

Déjà, on la sentait concernée par la résistance au nazisme. Dans ses propres souvenirs, ¹⁵ une autre héroïne du SOE, Pearl Cornioley-Witherington, (*Pauline*) parachutée dans l'Indre en septembre 1943 et qui, jusqu'au débarquement, y dirigea un maquis de 1500 hommes, n'a pas oublié une « jeune collègue » (Pearl avait 29 ans) connue fin 1941- début 1942, au service de presse de l'ambassade de Grande-Bretagne à Lisbonne, qui acheminait à la barbe de la censure allemande le courrier expédié par *Pauline* depuis Londres - via le Portugal et la valise diplomatique - à son fiancé Henri demeuré en zone libre française. Cette « collègue » c'était Eliane Browne Bartroli qui commençait à sa façon à résister.

¹⁴ Elle parle aussi couramment l'anglais, le français, l'espagnol maternel et se débrouillera bientôt en portugais

¹⁵ Recueillis par Hervé Larroque pour les éditions *Par exemple*

Fin 1941, au moment où la menace allemande atteint son paroxysme, Albion a besoin de tous ses enfants. Albert est rappelé depuis Madrid pour intégrer la Royal Air Force.

Cela donnera une raison supplémentaire à sa jeune soeur de quitter l'Espagne où la vie familiale l'étouffe, pour suivre les traces du grand frère, à qui elle voue une affection passionnée.

Au début de l'année 1942 la voilà de nouveau en Angleterre.

On la retrouve au sein du Ministry of Information ¹⁶ auquel son don des langues la prédispose. Puis elle intègre une formation à la F.A.N.Y. (First Aid Nursing Yeomary),¹⁷ corps exclusivement féminin qui fournit toutes sortes de services administratifs et techniques. C'est probablement là qu'elle aura été repérée, car dans ce vivier de femmes généralement issues de la bourgeoisie, décidées par patriotisme à donner un coup de main à l'armée, le Special Operations Executive puise largement.

L'aisance totale dans la langue française, l'allure et les manières so frenchy de la jeune femme auront vite attiré l'œil des « sergents-recruteurs », du colonel Maurice Buckmaster le patron de la Section F. C'est la candidate idéale pour passer inaperçue dans la France occupée et franchir tous les contrôles qui ne manqueront pas de se dresser sur sa route lorsqu'elle sera « in the field » - sur le terrain.

¹⁶ Le mot « information » ne doit pas être pris au sens commun : il s'agit d'un organisme récemment créé qui relève plutôt de l'espionnage et des services secrets. Eliane y est employée dans la Division Press digest overseas (autrement dit service de presse international)

¹⁷ Créé lors de la Première Guerre Mondiale, la F.A.N.Y était un corps d'infirmières motorisées destinées à être au plus près des combats. Lors de la Seconde Guerre Mondiale, il devint polyvalent, formant aussi bien du personnel médical que des secrétaires, voire des opératrices-radio, ou des chiffreuses. Le SOE y inscrivait ses « élèves » afin qu'elles obtiennent un grade militaire les mettant (en principe) à l'abri du sort réservé aux espions. Inutile de dire que les Nazis n'en tinrent jamais compte. Eliane Plewman avait le grade d'ensign (équivalent à second lieutenant dans l'armée anglaise), soit sous-lieutenant dans l'armée française.

En attendant son entrée dans le combat clandestin et sa formation accélérée d'agent secret de Churchill, qui débute le 10 février 1943



Thomas L. Plewman

pour s'achever quatre mois plus tard, Eliane Browne Bartoli est devenue Eliane Sophie Plewman en épousant à Kensington le 28 juillet 1942, le jeune capitaine d'artillerie Thomas (Tom) Langford Plewman, 27 ans - de trois ans son aîné - né à Lutterworth dans le Leicestershire. Elle l'a rencontré à Leicester quand elle était chez George Odom Ltd. Il lui faisait depuis

des années une cour discrète mais obstinée, comme en témoignent les lettres d'amour que lui écrivait le jeune officier alors qu'elle travaillait encore au service de presse de l'ambassade anglaise à Madrid.

Étrange décision que de lier sa vie à un homme au moment où on va entrer dans l'action clandestine et qu'on sait quels dangers on va courir. A fortiori quand le conjoint risque lui-même sa vie chaque jour, on ne sait où, sur quel front, dans quels combats périlleux.

Les raisons profondes de cet acte n'auront appartenu qu'aux deux protagonistes et nous n'avons pas à les juger. Il est pourtant évident que la vie conjugale de ce jeune couple - installé au 14, Queen's Gate Terrace, dans le quartier bourgeois de Kensington, (district de Londres) - aura été non seulement brève, mais vécue « en pointillés », au gré des vicissitudes d'une guerre mondiale qui a enflammé la planète et bouleversé la vie de millions d'êtres humains précipités dans la géhenne.

La nouvelle de l'occupation entière de la France par les Nazis à partir de novembre 1942 et en particulier celle de sa ville natale a poussé la jeune femme dont le caractère affirmé n'est plus à prouver, à passer de la résistance passive à l'action. Elle n'est pas décidée à attendre « à la maison » la fin de la guerre et le retour de son époux. Son sort, sa vie, sa raison d'exister se trouvent désormais dans son engagement aux côtés de l'Angleterre, seule à tenir tête à l'ogre hitlérien quand l'Europe entière est

à genoux. Elle sera un de ces agents secrets de Churchill qui ont tant fait, aux côtés de la résistance française.

Le grand frère Albert, (nom de code *Tiburce*) après avoir suivi une formation identique, va devenir lui-même le patron du réseau SOE *Ditcher*, actif en Bourgogne d'octobre 1943 à septembre 1944, qu'il dirigera jusqu'à la victoire finale.

Tiburce s'offrit le luxe d'organiser le 14 juillet 44 la réception du plus grand parachutage d'armes jamais réalisé en plein jour à l'attention d'un maquis.

Le patriotisme n'était donc pas un vain mot chez les enfants Browne Bartoli. Mais on est en droit de se demander qui, du frère ou de la sœur, a entraîné l'autre pour s'engager dans les rangs de la Section F du SOE.

Il n'est pas certain que ce soit Albert...

Bob Maloubier, l'un des agents français formés par le SOE,¹⁸ auteur d'un livre de souvenirs paru en 2011, a suivi la même formation qu'Eliane et en même temps qu'elle. Il témoigne du caractère ferme et déterminé de la jeune femme. Il est précieux ce témoignage, car il est le seul à nous décrire Eliane vivante et en action, cette « brune piquante au joli visage mat et à la chevelure couleur marron vernis » qui est le boute-en-train de l'équipe, toujours partante pour la mise à l'épreuve impitoyable des instructeurs du SOE qui ne font aucun cadeau à leurs « students », mais qui sait au besoin leur tenir tête. Elle semble se préparer dans l'enthousiasme à une sorte de grand jeu mortel qu'elle va livrer « aux Huns » qui martyrisent la France, mais dont elle est persuadée de sortir vainqueur. « Personne ne fait plier Eliane », assure l'agent français.

Ils sont quatre inséparables, quatre « Français » à former une équipe soudée d'aventuriers décidés à mener la vie dure à l'ennemi : Outre Maloubier et Eliane, une jeune femme rousse aux yeux verts, au physique « typically british », se nomme Diana Rowden. Elle a grandi à Cannes où ses parents ancrèrent leur yacht et où elle a fait ses études. Elle aussi est parfaitement bilingue. Enfin, le quatrième membre du quatuor est un colosse barbu et mat de teint, un sujet britannique né à Syros, en Grèce, qui a bourlingué avec son père dans toute la Méditerranée et de ce fait parle mieux le français... que l'anglais. Il se nomme Eric Cauchi. Il est producteur et exportateur de tabac. Lors des perms' qui permettent de souffler un peu et se détendre, tandis que Diana Rowden - qui vit à Chelsea, le Saint-Germain-des-Prés londonien - offre généreusement des dînettes à ses amis, Eliane héberge ses deux copains à Queen's Gate dans l'appartement conjugal.

Mais que dit Maloubier ¹⁹ ? « J'occupe la chambre d'amis (...) Eric partage celle de la maîtresse de maison... Ils se sont toqués l'un de l'autre, ces deux-là, entre deux jets de grenade ! »

¹⁸ Sans être passé par le BCRA (Bureau central de renseignement et d'action) des Français libres à Londres.

Et Tom alors ?

Il doit être « quelque part » sur un des innombrables fronts de la Seconde Guerre Mondiale, à faire son devoir de soldat, lui-aussi...

Quoiqu'il en soit, un an et soixante-jours après leur mariage, son épouse vient d'être parachutée (dropped) au-dessus de la France occupée.

Thomas Langford Plewman ne reverra plus sa femme vivante.

Quant aux amoureux, toujours selon Maloubier, les responsables du SOE les ont inscrits avec lui-même au « tour » de la lune d'août 43. Eliane et Eric ont eu l'audace de demander à partir ensemble, dans le même réseau. Projet auquel les chefs ont opposé une fin de non-recevoir catégorique : « deux agents liés par autre chose que de l'amitié ou de l'estime ne seront jamais affectés au même réseau ni parachutés au même endroit. En cas de pépin grave survenu à l'un des deux, l'autre peut être amené à trahir la cause pour sauver son compagnon ou sa compagne ».

Pourtant, ils sont partis en mission la même nuit, celle du 13/14 août 43. La preuve figure noir sur blanc dans les archives du SOE. L'une a été « balancée » près de Lons-le-Saunier, l'autre dans les environs de Montbéliard.²⁰ À vol d'oiseau : 90 km. Il serait étonnant que la RAF ait utilisé et mis en péril deux Halifax de 30 tonnes pour déposer deux agents à si peu de distance. Il paraît vraisemblable qu'Eliane Plewman et Eric Cauchi aient effectué une bonne partie du vol ensemble. Et que chacun savait – en dépit des consignes strictes du SOE - où l'autre se trouvait.

C'est pourquoi on peut se poser la question : où se cachait l'agent secret *Eliane Prunier* durant ce mois où elle manqua à l'appel du réseau *Monk* qui l'attendait à Marseille ? Quels contacts aura-t-elle pris ? Se peut-il qu'elle ait rejoint Eric Cauchy (*Pedro*) pour qui elle aurait travaillé un temps ?

¹⁹ *Agent secret de Churchill*, éd. Tallandier

²⁰ Eric Cauchi (*Pedro*) prit en charge le réseau *Stockbroker* actif en Franche-Comté. Il fut tué par la Gestapo lors d'un guet-apens dans le café Grangier, sur la route de Sochaux à Montbéliard, le 6 février 1944.

Ou bien, autre hypothèse, se sera-t-elle réfugiée auprès de son amie Diana Rowden, (*Paulette*) et du radio John Young (*Gabriel*) ? *Paulette* est arrivée depuis juin dans le réseau *Acrobat*, où elle est agent de liaison dans la région Dijon-Saint-Étienne. Ce n'est pas très éloigné de l'endroit où Eliane a repris contact si rude avec le sol français...

Quelle que soit l'alternative retenue, *Éliane Prunier* n'a pas passé le mois suivant son douloureux parachutage allongée sur un lit à attendre la guérison de sa cheville foulée. Bien que séparée de son *circuit*, elle a pris des contacts et effectué des déplacements comme en témoignent les archives du SOE où son dossier personnel mentionne « des missions de liaison, voyageant jusqu'à Paris et en Suisse ». Pour demeurer laconique, ces informations attestent qu'*Eliane Prunier* a bougé durant son « absence » inexplicée.

Il n'empêche qu'à Marseille, on devait trouver le temps long. Notamment l'agent-secret *Henri Truchot*. Le chef du réseau *Monk* avait bien été rejoint par son radio, Arthur Steele, alias *Arthur Saulnier* dit *Laurent*, arrivé en juin 43 pratiquement en même temps que lui, mais il n'avait toujours pas le *courrier* promis.

L'installation de *Monk* à Marseille s'est faite progressivement. D'abord par un contact pris par le captain Sydney Jones, du War office, débarqué le 20 octobre 1942 par sous-marin sur la côte provençale, auprès de Pierre Massenet, 43 ans, ingénieur en aéronautique dont l'usine - Les Chantiers aéronautiques de Normandie - s'est repliée depuis 1941 à Marseille, (alors en zone non occupée) sur un site industriel situé au 3, bd. Michelet. Pierre Massenet, ainsi que sa femme Marthe, sont des résistants de la première heure. Ce n'est pas encore une résistance active, mais le couple multiplie les contacts avec les groupes clandestins qui se sont formés un peu partout à Marseille et dans la région. Installés dans une bastide des quartiers-sud, Valfontaine, proche de Bonneveine, dont un éleveur de chevaux de courses et de porcs, qui a également une activité de maraîcher - fort prisée de sa clientèle en ces temps de restrictions - lui loue une partie, Pierre et Marthe Massenet représentent une adresse sûre (une « safe house » chère au SOE) que l'on peut confier aux agents arrivant en terre inconnue. L'ingénieur aéronautique est très lié avec d'autres passionnés d'aviation, telle Maryse Hilsz, qui a battu avant-guerre des records de distance, ou Suzanne Goute, aviatrice célèbre et l'architecte Jean Hellet, tous deux habitant Roquebrune-sur-Argens, dans le Var. Leur volonté de résister n'attend que l'occasion de passer à l'action. L'ingénieur a déjà recruté plusieurs camarades de travail à l'usine du bd Michelet, tels André Vigroux et Edmond Sorbier. Pierre Massenet est lui-même en liaison avec le réseau français *Brutus*, fondé dès juillet 41 par Pierre Fourcaud, rejoint par l'avocat André Boyer et Gaston Defferre (alias *Massereau*). Le réseau, qui a des contacts avec les Francs-Tireurs et

Partisan, est aussi devenu le bras armé des socialistes des B. du R. autour de Félix Gouin, Francis Leenhardt, Léon Bancal, futur rédacteur en chef du Provençal. Par l'intermédiaire de Gaston Defferre, Londres connaît bien l'existence et le rôle joué par Pierre Massenet ²¹ dans *l'esprit* de résistance local.

C'est ce qui explique l'arrivée le 20 octobre 42 à *Valfontaine* du captain Sydney Jones, nom de code *Sylvain*. À la surprise des Massenet, il parle français comme un Titi parisien ! Pas étonnant quand on sait qu'avant-guerre il était directeur pour la France de la marque de cosmétiques Elizabeth Arden. ²² Sa mission est double : connaître l'état d'esprit de la population et préparer l'implantation de groupes de sabotage. Massenet met le captain Jones en contact avec tous ses amis et relais.

Le séjour à Marseille de l'agent anglais s'est un peu prolongé à cause de l'invasion inopinée des Allemands en zone sud le 12 novembre 1942, mais avant de prendre le chemin du retour par l'Espagne (car il n'est plus question qu'un sous-marin anglais s'approche des côtes), Jones a promis l'arrivée prochaine d'un « messie », celui qui va prendre en main le réseau *Monk* basé à Marseille même. Un courrier codé qui annonce « la petite Sylvie a été confiée à grand-mère », confirme que Sydney Jones a bien rejoint le 64, Baker Street, siège du SOE. Il n'y a plus qu'à attendre
Pour Londres Pierre Massenet est devenu *Napoléon*.

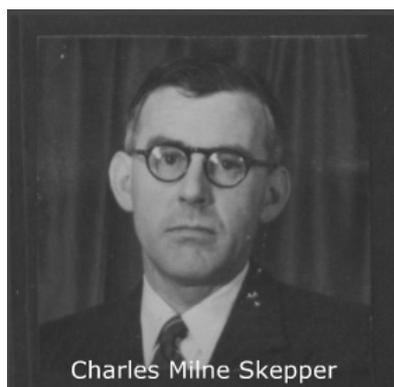
*

Il faudra patienter encore six mois avant qu'un inconnu de haute taille (1,80m.) parlant très bien le français mais incontestablement d'allure et de manière britanniques – comme le soulignent sa vêtue ²³ – pantalon de flanelle grise, chemise bleue - sa moustache impeccablement taillée et ses rondes lunettes d'écaille qui lui donnent un faux air d'Aldous Huxley - se présente à la porte de Valfontaine et dise à Pierre Massenet : « Je viens de la part de Sylvain ».

²¹ Il deviendra à la Libération le premier préfet des Bouches du Rhône, chargé de la réorganisation administrative.

²² Lors d'une mission ultérieure pour le réseau *Inventor*, Jones sera arrêté le 14 mars 1943. Il a été exécuté le 6 septembre 1944 à Mauthausen.

²³ Et ses chaussures de cuir, denrée devenue rarissime à Marseille



Charles Milne Skepper

C'est le captain ²⁴ Charles Milne Skepper, alias *Henri Truchot*, 38 ans, ex-professeur de sociologie à la fameuse London School of Economics and Political Sciences. C'est également un expert en antiquités chinoises. Il a combattu sur le front d'Extrême-Orient, notamment en Chine ce qui lui a valu d'être fait

prisonnier et torturé par les Japonais durant quatre mois et d'être affecté par le béri-béri, maladie du système nerveux causée par un déficit de vitamine B1 dû aux privations, qui provoque un état de fatigue permanent. Cela n'a pas empêché le captain Skepper, aussitôt rapatrié en Angleterre lors d'un échange de prisonniers, d'intégrer les rangs du SOE et de se porter volontaire pour une mission en France !

Son état de santé lui a épargné d'être parachuté depuis un *Halifax*. C'est un petit *Lysander*, qui l'a déposé dans la nuit du 16 au 17 juin 1943 sur un terrain discret de la vallée du Loir en même temps que Diana Rowden. À la réception : un agent secret français très efficace, chef du réseau *Farrier*, basé dans Paris, en qui la direction de Baker Street a totalement confiance, puisqu'il aura reçu ou réexpédié vers l'Angleterre quelque 70 membres du SOE ²⁵ durant plus d'un an (de janvier 43 à février 44).

On découvrira trop tard – pour avoir négligé les soupçons rapportés aux services secrets anglais par certains de ses agents - que si Henri Déricourt travaillait pour Londres, il émargeait également pour l'Abwehr et le Sicherheitsdienst ! Ce qui fut établi seulement après la guerre. Faut-il attribuer à cette duplicité la déconfiture désastreuse de plusieurs réseaux du SOE implantés en France et notamment la fin tragique du réseau *Monk* ?

La question mérite d'être posée.

²⁴ Dans certains documents il porte le grade de major. Aucune archive du War Office ne permet de l'attester. Toutes lui attribuent celui de captain.

²⁵ Dans deux nuits, le 19 juin, il accueillera Arthur Steele, le radio du réseau *Monk*

En attendant de voir apparaître « la trop belle messagère » promise comme agent de liaison du réseau dont il a pris le commandement, Skepper/*Truchot* n'est pas resté inactif.

Il a loué un petit appartement rue Mérentié, au n° 8, dans un immeuble



traditionnel dit « trois fenêtres marseillais » dont il va faire sa résidence et le PC du réseau. Cette courte artère, qui débouche en haut du Cours Devilliers,²⁶ à droite, a l'avantage d'être calme et agréable avec sa double rangée de platanes, mais elle a les inconvénients de ses avantages : elle est facile à surveiller et le moindre déplacement se remarque. Ce qui n'est pas le cas de la campagne « Valfontaine » où logent les Massenet, car parmi le passage des

clients du grossiste en viande de porc et maraîcher, ainsi que les va et vient du personnel en charge de l'entretien des écuries de course, l'éventuelle arrivée (ou départ) d'un visiteur discret se réclamant du SOE ou de la résistance passera inaperçue. Durant toute la guerre et jusqu'à la victoire finale les Massenet serviront de « boîte aux lettres », d'agents de liaisons ou de recrutement des futurs membres français du réseau *Monk* et de contact avec les autres groupes de résistance (FTP, notamment, proche du PC). Et Marthe Massenet en sera la « mère » (au sens compagnonique du terme), assurant gîte et couvert aux agents de passage au prix d'acrobaties imposées par les restrictions qui sévissent à Marseille plus qu'ailleurs.

L'appartement de la rue Mérentié ne sera contacté qu'en cas de messages urgents ou de raisons impérieuses et abordé selon un code de signaux convenus à partir de rideaux tirés ou fermés. Officiellement, c'est le logement d'un certain *Henri Truchot*, locataire exemplaire, homme discret et affable, peu causant (car il se méfie lui-même de son accent), qui

²⁶ Aujourd'hui Cours Franklin-Roosevelt

exercerait la profession d'expert et marchand en antiquités. Mais comme la dureté des temps ne rend pas ce commerce particulièrement florissant – Marseille étant coupée de l'Extrême-Orient - les riverains pensent que, pour n'avoir en apparence aucune activité visible, cet homme doit se livrer... au marché noir ! Certains, mieux informés que d'autres ont cru savoir qu'il fournirait du café à la Kriegsmarine...

On s'en persuade à cause de la visite régulière dans l'immeuble d'un certain Henri Schwab, 30 ans, né à Alexandrie, plus connu à Marseille sous le sobriquet *d'Henri du Marché noir*, ou *Henri jambe-de-bois*, car il claudique, sans réaliser que si le captain anglais a recours aux services de ce trafiquant c'est pour se procurer certains produits qu'on ne trouve plus dans le commerce ordinaire, car l'organisme épuisé par le béri-béri d'*Henri Truchot* ne supporte que certaines denrées devenues rarissimes qu'on ne peut se procurer qu'au prix fort, comme la viande, la confiture, les figues ou le riz.

*

* *

Peu à peu le réseau s'étoffe. Toutes les relations et amis sûrs que Pierre Massenet avait présentés au captain Jones y adhèrent sans hésiter : les compagnons de l'aéronautique : Jean Hellet, Maryse Hilsz, Suzanne Goute, mais aussi des camarades de travail de l'ingénieur qui procurent faux papiers, fausses cartes d'alimentation, tandis que le chef du réseau *Monk* fournit le nerf de la guerre : un trésor de faux billets français parfaitement imités « made in England ».



La situation retirée des membres « varois » du réseau : Jean Hellet et Suzanne Goute, installés en pleine campagne au sud de Roquebrune sur Argens - où Sydney Jones a fait des repérages lors de sa venue en octobre 42 - persuade *Truchot* d'envisager l'éloignement de son radio, Arthur Steele ²⁷ : c'est depuis la Villa « La Cavalière », appartenant à Suzanne Goute, dont

²⁷ Ce jeune Anglais (25 ans) de mère française est né à Noeux-les-Mines.

l'isolement est propre à dissimuler les vingt mètres d'antenne nécessaires au poste-émetteur pour lancer et recevoir les messages codés de Londres et assurer la discrétion de leur diffusion, que *Saulnier* (nom de code *Waiter*²⁸) émettra.

Marseille est une position intenable pour un poste-radio clandestin qui serait immédiatement repéré à sa première émission par les détecteurs des services secrets allemands. Malgré sa position dominante favorable aux émissions la rue Mérentié est trop exposée aux patrouilles des véhicules équipés pour la détection radiogoniométrique qui quadrillent la ville. En dépit des inconvénients de l'éloignement du radio avec son chef de réseau, qui complique les liaisons, l'idée était bonne, puisqu'en sept mois d'activités et malgré quelques chaudes alertes, jamais le poste ne sera repéré par les services allemands « montés » depuis Anthéor et que quelque 400 messages auront été envoyés ou reçus par *Saulnier* vers ou depuis Londres.

La mission essentielle de l'agent de liaison *Éliane Prunier* sera donc d'assurer par tous les temps et en toutes circonstances la navette entre Marseille et Roquebrune afin de maintenir le contact avec les services du SOE, en recevoir les consignes, rendre compte des missions accomplies (sabotages, attentats) et demander son aide matérielle par des parachutages d'armes et d'argent.

*

Nous sommes à la mi-septembre. Voilà un mois qu'un Halifax B. II *special* la parachuté *Gaby* du côté de Lons-le-Saunier. On a cru un moment que, comme tant d'autres, elle s'était fait « cueillir » à peine le pied posé sur le sol de France par un comité d'accueil ennemi camouflé en maquisards. Ou bien dénoncée à la gendarmerie du coin...

²⁸ *Guetteur*



Eliane Plewman
alias Éliane Prunier

Mais non, la voilà enfin ! Avec son sourire et ses yeux bleus, dont la fine silhouette s'encadre dans la porte d'entrée de la bastide de « Valfontaine » où Pierre et Marthe Massenet l'accueillent à bras ouverts. L'épouse du futur préfet la décrit « belle et plus brune que les Marseillaises : seuls ses yeux magnifiques trahissent son origine... irlandaise (sic). J'ignore son vrai nom, comme j'ignore celui d'Henri Truchot et d'Arthur Saulnier (...) grand

garçon dégingandé et blond, jeune, très jeune... »

Les Massenet n'apprendront qu'après la guerre le vrai nom d'*Eliane Prunier* et que cette Anglaise connaissait déjà Marseille comme sa poche. Sûrement mieux qu'eux qui venaient de Paris et n'étaient devenus « Marseillais » qu'en raison des événements.

Marseille, ville de l'enfance de la jeune femme, où son premier soin en descendant de la gare Saint-Charles aura été de courir 168, rue Paradis, chez Madeleine, sa chère *Mané*, avec qui elle a fait toute sa scolarité à N.D de Sion. Madeleine Ries est à présent Madame Maurice Chaix-Bryan, mais bon chien chasse de race, les Chaix-Bryan sont une famille de résistants²⁹ et Madeleine et Maurice sont en relation avec les Massenet.

Rien de plus facile à ces derniers que d'indiquer à l'arrivante l'adresse de son chef : 8, rue Mérentié puisque le futur préfet a visité l'appartement quand *Henri Truchot* s'y est installé !

On ignore quel a été l'accueil du « patron » du réseau *Monk*, s'il a « grondé » son adjointe pour son inexcusable retard ou si elle a su trouver les mots, les arguments, les raisons pour le justifier. À l'école des agents secrets de Beaulieu la belle était réputée pour avoir le sens de la répartie, même en face de l'impressionnante Vera Atkins, l'adjointe directe du colonel Buckmaster à la Section F du SOE.

L'important est que *Monk* soit en ordre de marche et il l'est désormais.

²⁹ Fait prisonnier en mai 40, Maurice Chaix-Bryan à son retour de captivité entra au Service de la Jeunesse, un foyer de résistance.

Les effectifs du réseau se sont considérablement étoffés grâce aux contacts pris avec divers mouvements de résistance, notamment l'A.S.³⁰ et – selon l'historien Robert Mencherini - avec les FTPF³¹ dirigés par Alphonse Dumay, secondé par André Claverie, Yves Lariven, Bertrand Le Bègue, Pierre Angeli à qui il procurent des armes et des moyens de sabotages.³²

Après la guerre, au moment du bilan, les liquidateurs³³ du réseau recenseront près de 130 agents de toutes catégories (organiseurs, saboteurs, maquisards, chargés du renseignement) répartis dans les Bouches du Rhône, le Vaucluse, les Basses-Alpes, le Gard et le Var. La mission essentielle de *Monk* se concentrera sur le sabotage d'usines et de voies ferrées, destinés à gêner la production d'entreprises travaillant (en majorité par contrainte) pour la Wehrmacht et les transports de troupes ou de matériels destinés aux forces d'occupation.

Les renseignements fournis par le réseau sur le déploiement et la répartition des forces allemandes, ainsi que les travaux de fortification du littoral par l'organisation Todt, seront également précieux au jour qui viendra de la reconquête, pour établir la priorité des objectifs à attaquer.

Des sous-réseaux sont implantés dans le Var (Barjols, avec Eugène Garcin et Edmond Resplandin), à Manosque, Meyrargues, (Roger Lafont qui deviendra le gardien de la mémoire du réseau), Laragne, Nîmes, Pertuis, La Ciotat, etc...

Julien Villevieille, un infirmier communiste de 33 ans, responsable syndical clandestin à l'Asile d'aliénés³⁴ d'Aix-en-Provence, qui, avec sa femme Marguerite, sont des résistants de la première heure, après avoir un temps dirigé un maquis dans la région de Pertuis, devient l'adjoint français

³⁰ Armée Secrète. Elle regroupe à partir de 1942 les mouvements Combat, Libération-sud et Francs-Tireurs

³¹ Francs-Tireurs et Partisans Français, proches du P.C. Dumay était responsable régional des opérations militaires.

³² *Résistance et Occupation – Midi rouge, ombres et lumières*, tome 3 (Ed. Syllepse)

³³ Après la guerre le SOE a demandé aux membres survivants des réseaux et à la Défense française d'établir un bilan humain, militaire et financier de leur action clandestine.

³⁴ On ne dit pas encore Hôpital psychiatrique

direct de *Truchot*.³⁵ Il a adhéré au réseau des Anglais par l'intermédiaire de Gaby Perrot, également communiste, un ami proche de Pierre Massenet. Son témoignage sera plus tard capital pour la connaissance de la chute du *Monk circuit* - trahi par un gestapiste français - car, arrêté avec son chef, il sera le seul survivant du drame de la rue Mérentié, et, de retour du camp de concentration de Dachau où il avait été envoyé après son arrestation, il deviendra un témoin essentiel de l'Histoire.

Le réseau aura également mené à bien trois parachutages importants d'armes et de munitions destinées aux maquis, dans les régions de Meyrargues, Manosque et Fuveau en février/mars 1944.

Tout cela nécessite les déplacements incessants d'Eliane qui fait la navette entre Marseille et Roquebrune à bord d'une camionnette où a été bricolée une fausse installation de gazogène équipée de lampes rouges simulant le foyer, afin de pas attirer l'attention, alors qu'elle fonctionne à l'essence (achetée au marché noir !), denrée rarissime, réservée à de rares entreprises de transport, ou à des activités prioritaires (médecins, hauts fonctionnaires de Vichy), mais surtout aux troupes d'occupation... et à la Gestapo.

La messagère apporte à *Saulnier* les textes des messages qu'il devra coder avant de les transmettre à Londres, les coordonnées (latitude et longitude) des terrains choisis pour le parachutage (*dropping zone*) destinés aux pilotes des avions-largueurs, ainsi que ces phrases d'une apparence farfelue qui servaient à Londres, par la voix des émissions de la BBC, à prévenir de l'imminence d'un parachutage. Pour *Monk* c'étaient Marthe Massenet et sa fille Paula qui étaient chargées de se mettre à l'écoute chaque soir pour noter soigneusement ces étranges consignes et donner l'alerte le jour où elles entendraient « Aristide n'aime pas les épinards » ou « Le lapin a bu un apéritif ».

³⁵ Depuis le printemps 43, Villevieille, en fuite, fait l'objet d'un mandat d'arrêt de la section spéciale près la Cour d'Appel d'Aix, suite à un coup de filet qui a permis l'arrestation de 28 des 30 membres appartenant au P.C. clandestin, sous l'accusation de « reconstitution du Parti Communiste français et organismes s'y rattachant »

Souvent, la jeune femme doit passer plusieurs jours à « La Cavalière » auprès de Suzanne Goute et du radio Arthur Steele-*Saulnier* en attendant les réponses de Londres à rapporter à *Truchot*. Cette grande maison dans sa pinède dominant les flots bleus de la Méditerranée aura représenté un havre de paix au milieu des dangers encourus. C'est là qu'Éliane passera entre amis, le 24 décembre 1943 - en compagnie de l'ex-aviatrice, de son amie Maryse Hilsz, de Jean Hellet et de leurs amis - son ultime réveillon de Noël.

À maintes reprises, bien que cela déborde de la mission d'un *courrier*, elle participera à la réception des containers de 150 à 200 kilos bourrés d'armes, d'explosifs, de munitions... et de billets de banques - parfois de quelques friandises devenues introuvables en France (chocolat, cigarettes) - qu'il fallait se hâter d'enterrer, de dissimuler, de distribuer dans des cachettes sûres réparties sur toute la contrée entourant le terrain de réception avant qu'une patrouille de feldgendarmes ou de sbires de la Gestapo, ne rapplique. Quand il ne s'agissait pas de quelques « bons Français », alertés par le bruit des avions-largueurs, les déplacements d'ombres furtives perchées sur des charrettes attelées ou des *gazos* crachotants, se hâtant d'aller les dénoncer.

Côté sabotages, le bilan établi par le réseau *Monk* sur une période aussi courte est remarquable. L'usine Kulhmann de l'Estaque en fit les frais, ainsi qu'une cimenterie de Fos-sur-Mer travaillant pour l'organisation Todt qui fortifiait les défenses littorales. Ses saboteurs provoquèrent un déraillement spectaculaire dans le tunnel entre Cassis et Aubagne, sur la ligne Marseille-Toulon. Ils réussirent même à faire sauter le train de dépannage venu déblayer les voies. Le trafic fut interrompu durant quatre jours.

Soixante-dix-huit locomotives ont été mises hors service par des saboteurs liés au réseau *Monk* dans divers dépôts de la région. Le record ayant été établi dans la nuit du 1^{er} janvier 1944 avec 32 locomotives plastiquées dans le dépôt d'Aubagne.

Ce feu d'artifice, il est vrai, célébrait un événement familial.

Albert Browne Bartroli,³⁶ *Tiburce*, le grand frère bien-aimé a délaissé pour quelques jours ses responsabilités à la tête du réseau *Ditcher*, qu'il dirige depuis Cluny, en Saône et Loire, pour venir à Marseille passer le Nouvel An avec sa sœur chez les Chaix-Bryan. Pour cela, il a enfreint les consignes strictes du SOE qui interdisent à ses agents toute relation personnelle. À Londres on ne connaît pas Eliane et Albert Browne Bartroli. On ne veut avoir affaire qu'à *Eliane Prunier* et *Lucien Vernanchet*. Qui ne doivent pas se rencontrer puisqu'ils ne se connaissent pas. Ils n'appartiennent pas au même réseau et ont été parachutés à 200 km. de distance.

Pourtant, les voilà tous deux à Marseille en cette veille de la Saint-Sylvestre 1943. Peut-être la dernière de la guerre...

Qui va aller les dénoncer à Londres ? Pas les résistants, tout de même.

Mais si les services secrets allemands l'apprenaient ? Dans les bars marseillais traînent des oreilles intéressées par les largesses de la Gestapo envers les mouchards...

En attendant, le frère et la sœur, tout à la joie de leurs retrouvailles, ne veulent pas penser aux conséquences de leur acte. Ils sont allés déjeuner dans un restaurant de marché noir (le SOE leur en donne les moyens), rue de l'Arbre, où l'on sert de la viande « comme avant-guerre ». Ils ont côtoyé des trafiquants, des nervis passés dans le camp du vainqueur provisoire et des officiers allemands en uniforme venu du PC de la Wehrmacht, installé tout près au *Grand- Hôtel*. Tout le monde fumait des *Players* anglaises. Un bateau de la Croix-Rouge en avait débarqué le matin même à la Joliette, à destination des prisonniers de guerre. Ceux-ci n'en ont guère vu la couleur mais elles n'ont pas été perdues pour tout le monde. Les revendeurs clandestins ont su les faire « tomber du bateau ».

Pour autant, le programme des festivités du Nouvel An prévues par le chef du réseau *Monk* ne sont pas annulées. Au contraire, grâce à la présence de *Tiburce* à Marseille le feu d'artifice comptera un invité de plus. Avec

³⁶ Il a été déposé par un Lysander accueilli par Henri Déricourt dans la nuit du 23 octobre 1943.

l'accord de *Truchot*, Eliane et Albert, avant l'heure du couvre-feu, ont rejoint Aubagne par le tramway n°40 et rencontré l'équipe de saboteurs chargés de placer les pains de plastic sous les locomotives.

Ce fut une formalité. Entre deux patrouilles, peu après deux heures du matin, des ombres silencieuses ont placé les charges, enclenché les *crayons* détonateurs à effet retard et sont allées se réfugier dans une maison des environs pour s'allonger sur la paille, en attendant le bouquet final. Il a un peu tardé à se produire, car les *crayons* avaient été réglés pour une certaine température ambiante et il faisait un froid de loup cette nuit-là à Marseille.

Ensuite, en attendant la levée du couvre-feu, tous ont compté les coups : trente-deux. Pas un n'a fait long feu.

À l'aube, près du terminus du tramway en partance pour Marseille, *Henri*, Albert, Eliane et leurs frères d'armes français se sont abrités dans un bistrot pour se réchauffer avec une tasse d'ersatz de café. De l'orge grillé. Il avait un goût de victoire, malgré tout.

- Vous avez entendu ce bazar, cette nuit ? leur a demandé le patron.
- Oui, c'était nous ! a répliqué Eliane tout excitée.

L'homme n'en a pas cru un mot. Il a pensé que ces jeunes gens avaient un peu trop bu pour fêter la nouvelle année.

Malgré la joie ressentie dans cet entracte qui a mis la guerre et ses horreurs entre parenthèses, Albert est inquiet pour sa chère petite sœur. Il connaît la dangerosité de Marseille et il s'affole de l'entendre raconter en riant comment, à maintes reprises, elle a frôlé la catastrophe en prenant des risques qui ne sont pas du ressort d'un agent de liaison, comme le transport d'explosifs à bord d'un tramway vers l'Estaque, d'un poste émetteur clandestin de 15 kilos placé dans une valise, à la merci d'un contrôle inopiné. La jeune femme raconte comment elle a échappé à la police française ou aux Allemands qu'elle semble prendre plaisir à défier.

Albert tremble à l'idée d'apprendre qu'Eliane fréquente des établissements du Vieux-Port où la Gestapo à des agents aux aguets en permanence. On verra combien le grand frère avait raison de s'inquiéter pour sa turbulente sœur.

À l'heure des adieux, sur le quai de Saint-Charles, a-t-il eu le pressentiment qu'ils se voyaient pour la dernière fois ? Dans un *Journal* demeuré inédit, Albert Browne Bartroli a écrit : « Lorsque le train s'est lentement éloigné, la laissant seule sur le quai de la gare, mon cœur s'est serré de la voir si petite, de la savoir si courageuse : garde-toi, mon amour. »

Le 24 mars 1944 – c’est un vendredi - à la nuit tombée, se tient une discrète mais importante réunion au n°8 de la rue Mérentié. *Henri Truchot* a rendez-vous avec Julien Villevieille, venu lui rendre-compte du résultat du parachutage qui a eu lieu dans les environs de Meyrargues. Vingt-quatre containers (près de 800 tonnes) ont été largués par un quadrimoteur *Stirling*, venu d’Alger, bourrés d’armes et de munitions. Tous ont été réceptionnés et distribués selon les accords passés avec la résistance locale que dirige Alphonse Dumay.

Les deux hommes, qui discutent tranquillement, sont en compagnie d’Henri Schwab, « l’homme du marché noir », en charge du ravitaillement personnel du Capitaine anglais pour lequel il effectue également quelques transports. Le personnage est ambigu. Il se prétend résistant, du réseau de l’ORA,³⁷ mais certains l’ont vu trafiquer avec les Allemands. En ces temps plus que troublés, difficile de savoir qui est qui et on n’exige pas de ses fréquentations un certificat de bonne moralité. La vie est dure, chacun s’en sort comme il peut.

Soudain, des coups violents pleuvent sur la porte d’entrée de l’immeuble. Villevieille se précipite à la fenêtre de la chambre donnant sur la rue. À l’angle de la rue Rougier, deux *tractions-avant* dont les carrosseries noires luisent sous la lune viennent de se garer, leur chauffeur est encore au volant. Villevieille sait trop bien ce que cela signifie :

- Police allemande ! Ouvrez ! hurle une voix qui s’exprime en français.

Truchot s’efforce de garder son sang-froid, mais il ne se fait pas d’illusion. S’il n’ouvre pas, les autres se feront ouvrir par d’autres locataires ou bien enfonceront la porte, mieux vaut tenter de parlementer, c’est peut-être seulement un contrôle au hasard. Il ouvre donc en manoeuvrant la « tirette » fixée au mur du palier, qui, par un système de renvois en fil de fer, actionne le pêne dans la serrure du rez-de-chaussée. Aussitôt plusieurs hommes – ils sont 4 ou 6 selon les témoins - coiffés de feutres

³⁷ Organisation Résistance Armée, composée essentiellement d’officiers français en délicatesse avec Vichy.

et vêtus de manteaux sombres, armes à la main se ruent dans la volée des marches de l'escalier carrelées de ces tomettes hexagonales en terre rouge typique qu'on appelle ici des malons. Celui qui est en tête brandit une mitraillette de marque allemande, une *MP 40*, arme dont est dotée la Wehrmacht. Il a un accent marseillais marqué. C'est un gestapiste français, un nervi à n'en pas douter. *Truchot* ne l'a jamais vu. Les autres sont des Allemands. Ils brandissent chacun le museau pointu d'un pistolet *Lüger*.

- Tu es fait salopard ! crie le chef de meute. C'est toi, *Truchot*. On te connaît comme un agent de Londres. Les mains en l'air !

Un voisin de la rue Mérentié, le coiffeur Renault Casseri, dont la boutique est à l'angle du bd Devilliers, croit avoir entendu un coup de feu. « Il y a eu un carnage ! » assurera-t-il des années plus tard à Suzanne Goute et l'historienne anglaise Elizabeth Nicholas, venues enquêter sur place. En fait, il semblerait que le témoin en ait « un peu remis » sur une réalité suffisamment tragique comme ça. S'il y a eu un coup de feu, il n'aura tué personne puisqu'on verra tout à l'heure le captain Skepper, menotté, encadré par les hommes de la Gestapo sortir de l'immeuble sur ses jambes avant d'être brutalement poussé dans la *traction*.

En tous cas, Julien Villevieille, qui est toujours dans la pièce donnant sur la rue et qui n'a pas bougé, lorsqu'il sera auditionné, à son retour de Dachau, par la Cour de Justice de Marseille, en 1945, ne fera aucune allusion à une fusillade. En revanche, il a noté l'état d'excitation extrême du gestapiste français qui, toujours mitraillette en main, s'est rué dans la chambre où il se trouve et le menace, le doigt sur la détente d'une arme qui part à la moindre sollicitation. Un des Allemands, dont le résistant français a cru entendre le prénom : Willy, s'efforce de calmer l'excité qui procède à la fouille des otages et leur passe personnellement les menottes, prétendant commencer l'interrogatoire sur les lieux même de l'arrestation. L'Allemand, haussant le ton, rappelle au gestapiste que ce

n'est pas là son rôle et que l'interrogatoire se fera rue Paradis, au siège du SIPO-SD ³⁸.

L'homme obéit de mauvaise grâce, non sans avoir dit clairement à Henri Schwab : « Tu es la dernière personne que j'aurais pensé trouver ici ». Ce qui prouve qu'*Henri du Marché noir*, s'il fricotait avec les Allemands, n'était pas au courant du projet d'arrestation monté contre le réseau. Ou qu'il pensait que ses « relations » le mettaient à l'abri. Il fut bel et bien emmené avec les deux autres par les hommes de la Gestapo. ³⁹

Julien Villevieille a cru se souvenir plus tard que dans l'après-midi précédent la triple arrestation, Arthur Steele, (*Saulnier*, le radio) serait également venu voir son chef de réseau qu'il aurait quitté à l'arrivée du résistant français, l'ordre du jour de la réunion ne le concernant pas. Il aurait ainsi évité le piège de justesse en s'enfuyant à l'arrivée des *tractions* dans la rue Mérentié.

Est-ce Arthur qui aura prévenu Eliane du désastre qui vient de s'abattre sur le réseau *Monk* ?

On ne peut l'affirmer sans preuves, mais ce qu'il advint le lendemain pourrait le laisser penser.

Deux témoins nous donnent une idée de ce qui s'est passé ce jour-là.

Le premier se nomme Antoine Pierangeli. Il est transporteur, mais depuis la fin 43 il appartient au réseau. Ce 25 mars 44 aux environs de midi, il a rendez-vous avec *Truchot*. Mais, voyant les volets clos dans l'appartement de son chef, et inquiet de ne pas apercevoir le signal convenu avec les rideaux, il hésite à s'avancer avec sa charrette vers le n°8 de la rue Mérentié. Il se tient prudemment à l'angle du Cours Devilliers, guettant un signe de vie. Il aperçoit alors deux hommes habillés en employés du gaz qui sonnent à l'appartement de *Truchot* et se font ouvrir.

Un instant après, il voit débouler, à l'autre bout de la rue, Eliane et Arthur qui arrivent essouffés comme s'ils avaient couru ! Le radio porte la valise

³⁸ Acronyme pour *SI*cherheits*POLizei*- *S*cherheits*Dienst*, désignant les services secrets de la police secrète allemande.

³⁹ Malgré (ou à cause ?) de ses accointances diverses et de ses trafics, Henri Schwab restera en prison et sera envoyé en déportation en Allemagne où il mourra à Dachau le 13 février 1945. Ce qui explique la démarche après-guerre de son fils qui réclamait pour son père le statut de résistant-déporté.

qui contient un poste-émetteur. Pierangeli s'avance vers eux et leur dit son inquiétude.

La jeune femme sort un revolver et se dirige à son tour vers l'immeuble. Le radio semble hésiter. Pierangeli assure avoir entendu celle qu'il appelle *Eliane Prunier* leur dire : « Si vous ne venez pas, je monte seule ».

Les deux jeunes gens sonnent, on leur ouvre, tandis qu'une voix à l'accent allemand les prie d'entrer... Eliane qui s'est engouffrée dans le couloir d'entrée, talonnée par Arthur est aussitôt saisie par les deux hommes déguisés en employés du gaz, tandis que le radio tente de s'interposer. Pierangeli s'empare de la valise et part à toutes jambes vers la rue Rougier tandis que des balles sifflent à ses oreilles. Il a gagné le coin de la rue avant d'être atteint.

Deux autres témoins directs corroborent en grande partie le témoignage du résistant fuyard. Les époux Cauquéreaumont étaient alors les locataires de l'appartement du rez-de-chaussée au 8, rue Mérentié. Ils ont entendu des coups de feu, une grande voiture s'est arrêtée, des individus en sont sortis, « il y avait parmi eux un Allemand en civil. Ils sont montés tout de suite pour en redescendre aussitôt après en emmenant la jeune femme qu'on appelait Éliane».

Les époux ne mentionnent pas Arthur, mais peut-être n'ont-ils pas tout vu, on suppose qu'ils n'ont pas dû jouer les téméraires et auront attendu en guettant derrière leurs carreaux la fin du drame.

Ce dont ils sont sûrs, c'est qu'à partir de ce jour, une souricière a été tendue dans l'appartement au cas où d'autres personnes demanderaient à voir « *M. Truchot* ». Mais personne ne s'est jamais présenté.

En revanche, les Cauquiéremont ont eu une visite particulière de la Gestapo et de ce Français gestapiste « qui se faisait appeler M. Bonnefoy » venu leur reprocher d'avoir été au courant de ce qui se passait au-dessus de leurs têtes et « de ne pas avoir dénoncé les salopards ». M. Cauquiéremont a même eu les honneurs d'une filature qui n'a rien donné,

car s'il avait résisté un jour, le brave homme, c'est à l'envie de partir en courant comme Pierangeli.

Bilan : c'est un désastre. Quatre arrestations parmi les rouages essentiels du réseau. En 24 heures *Monk* vient d'être décapité.

Deux qui ont échappé de justesse au guet-apens, ce sont Suzanne Goute et Jean Hellet. Ils auraient dû être là quand Eliane et Arthur se sont fait piéger. Eux-aussi devaient participer à une réunion avec leur chef de réseau. Ils ont pris le train pour venir à Marseille dans l'après-midi du 25 mars. Mais un sabotage de la voie entre Toulon et Aubagne a contraint les voyageurs à patienter près de cinq heures en rase campagne en attendant les réparations indispensables. Ce retard va leur sauver la vie. Car à l'arrivée à Saint-Charles, l'heure du couvre-feu a sonné.⁴⁰ Suzanne et Jean hésitent à s'aventurer dans une ville qu'ils connaissent mal où grouillent les patrouilles et se multiplient les contrôles, surtout pendant le couvre-feu. Par chance, un train est en partance pour Aix-en-Provence où il sera plus facile de se déplacer. Aix, c'est la ville où s'est retirée leur grande amie et camarade de combat Maryse Hilsz, qui tient avec sa soeur un magasin de mode. L'architecte et l'aviatrice optent pour la prudence. Ils sautent dans le train pour Aix. On verra *Truchot* demain.

Le lendemain, en fin de matinée, les voilà arrivés à l'angle de la rue Mérentié. Par réflexe, ils lèvent les yeux vers les fenêtres de l'immeuble où loge leur chef de réseau. Tout est bouclé. Ça n'est pas normal. *Henri* ne fermait jamais les volets, seulement les rideaux pour indiquer à ses amis visiteurs si la voie était libre ou s'il avait lieu de se méfier. L'architecte conseille à son amie de se mettre à l'écart et de ne pas bouger. Lui-même vient d'apercevoir le coiffeur Casseri qui balaie le carrelage de sa boutique. *Truchot* lui confiait le soin de tailler sa

⁴⁰ Elle était fixée à 20 heures

moustache. Hellet entre et demande qu'on lui rafraîchisse son collier de barbe rousse. Casseri installe son client sur son fauteuil et lui passe une serviette blanche sous le cou. Rasoir en main, il se penche sur Hellet et lui dit à mi-voix. « Je vous reconnais, vous. Vous fréquentez les Anglais du n°8 »...

Tout se savait donc, dans le quartier... Comment s'étonner ensuite du désastre advenu ?

L'architecte, qui est armé, pense qu'il va devoir se servir de son revolver. Au moins pour menacer le commerçant et lui conseiller d'oublier qu'il l'a vu. Les craintes de Jean Hellet sont vaines. Le brave coiffeur n'avait pas l'intention de le dénoncer, seulement de le mettre en garde.

- La Gestapo les a amenés, ne restez pas là.

Il explique en détails à son client les événements survenus les deux jours précédents, lui sauvant probablement la vie.

Aussitôt, Jean Hellet et Suzanne Goute se précipitent à « Valfontaine » prévenir les Massenet de la catastrophe.

Chez les membres français du *circuit*, progressivement informés au fur et à mesure des contacts, c'est l'alerte générale. Pendant des semaines, Marthe et Pierre Massenet vont s'attendre à voir débarquer d'un moment à l'autre la police allemande à « Valfontaine ». *Truchot* a imprudemment donné leur adresse comme caution à l'agence immobilière qui lui a loué l'appartement de la rue Mérentié...

La Gestapo est venue dans les jours qui ont suivi les arrestations à quatre ou cinq reprises chez Maurice Chaix-Bryan, qui a éloigné sa femme Madeleine, la grande amie d'Eliane, à Monestier-de-Clermont. N'ayant pas trouvé l'expert en graines oléagineuses chez lui la police secrète allemande a mis les scellés sur son appartement du 168, rue Paradis. Après l'avoir consciencieusement pillé. Ce qui prouve qu'elle a déjà établi un lien entre Eliane et ses amis.

Comment cela est-il arrivé ? Et si brutalement ?

En fait, c'est une très mauvaise surprise pour nos héros, mais pas pour la Gestapo qui les avait probablement à l'œil depuis un moment. Peut-être même depuis le début. Depuis l'arrivée du capitain Skepper dans la vallée du Loir, à bord d'un Lysander, en juin 43. N'oublions pas que le comité d'accueil était dirigé par Henri Déricourt, agent double (ou triple, car il travailla également pour les Américains).

Si cela était, pourquoi donc les sbires de la police secrète allemande auront-ils attendu sept mois pour tendre leur souricière ? Peut-être, comme le dira à ses juges celui qui a causé la perte d'Eliane, Charles et Arthur, « parce qu'ils avaient d'autres dossiers à régler en priorité ».

Le traître, l'homme qui a vendu le réseau *Monk* à la Gestapo est un Français de 36 ans, né à Marseille, marié depuis 1934 à Andrée Baudringhin, père d'un enfant de 8 ans. Cet homme se nomme Emmanuel Bousquet: taille moyenne (1,68m.) cheveux châtons, yeux marrons, visage ovale, teint clair. Une dent en or au maxillaire supérieur droit. C'est M. Tout-le-Monde. Avant-guerre, il a connu quelques ennuis comme receleur de voitures volées, ce qui lui a valu d'être condamné à 10 mois de prison. Il a été un moment gérant du cinéma Le Rialto, rue Saint-Ferréol, puis il a été représentant pour une société américaine de produits d'entretien - *Quick Polish* - qui avait une succursale dans le Sud de la France, enfin il a travaillé un temps au service des essences dont il a été licencié pour d'obscures raisons. Il a fait trente-six métiers sans jamais parvenir à se fixer. En d'autres temps, il serait un pâle voyou, un petit magouilleur de quartier, un peu maquereau conjugal, vivant de trafics minables, peut-être un raté. C'est un raté, en fait. Mais les temps ne sont pas ordinaires. Pour survivre, Bousquet s'est lancé dans le marché noir, avec tout ce que cela suppose de fréquentations douteuses. De bar en bar, il a connu des gens peu recommandables avec qui il est « en affaires », comme on dit à Marseille. Il les désignera par des prénoms, prétendant ne pas connaître leur identité réelle : Serge, Paul, Max...

Max est un agent de la Gestapo. Il propose à Bousquet d'entrer à son service comme « agent de renseignements ». L'autre saute sur l'occasion sans hésiter. D'autant plus avidement qu'un salaire de 5000 francs par mois est à la clef. Cinq fois ce que gagne un cadre moyen à l'époque. Avec tous les avantages. On peut non seulement « vendre » les gens à la Gestapo, dénoncer les réfractaires au STO ⁴¹, traquer les résistants, pourchasser les Juifs, mais on peut se payer sur la bête en s'emparant de leurs biens, en leur volant leur argent. Et en plus, on est assuré de l'impunité puisqu'on a des « amis » au 425, rue Paradis, siège du SIPO-SD où on a ses entrées.

Loin de se faire discret, le nouvel auxiliaire des bourreaux, parade sans les bistrots, montre sans gêne la carte frappée de l'aigle qui le désigne officiellement comme gestapiste, exhibe son arme – un 7,65 – et sa paire de menottes au moindre prétexte. S'il a un jour des ennuis, il sait qu'il pourra composer sur son cadran rond : PRADO 39.00. Le numéro de téléphone du siège de la Gestapo.

À ses yeux, Emmanuel Bousquet est enfin devenu « quelqu'un ».

À un homme sans honneur, sans morale, donnez une parcelle de pouvoir, dotez un minable sans scrupules des moyens de nuire à des gens sans défenses, proposez-lui de jouer les terreurs à peu de frais, fermez les yeux sur ses abus et vous en faites un prédateur redoutable. Bousquet a pris ses nouvelles fonctions avec un zèle effrayant. Non seulement il renseigne la Gestapo, mais il participe à la chasse à l'homme, entouré de nervis de son acabit.

Comment en est-il arrivé à « remonter » la filière qui conduit au drame de la rue Mérentié ? C'est moins compliqué que ça n'y paraît.

En fait, si le courage, la foi dans leur mission et l'engagement de nos héros ne peut pas être mis en cause, ils ont commis un certain nombre

⁴¹ Service du Travail Obligatoire. Imposé par les Nazis à Vichy, il consistait à réquisitionner et transférer en Allemagne des travailleurs français pour remplacer la main d'œuvre allemande décimée par la guerre.

d'imprudences incroyables qui leur auront été fatales. Malgré les consignes strictes des instructeurs du SOE, ils ont manqué de discrétion, ils ont oublié les règles du secret, ils ont eu des fréquentations à propos desquelles ils auraient dû se méfier. Ils ont défié le danger comme s'il s'agissait d'un grand jeu où tous les « morts » se relèvent à la fin. En fait, ils ont donné à leur mission une couleur romantique qui, pour être admirable en soi, ne pouvait, dans ce contexte, que les conduire au désastre.

Le captain Skepper, on l'a dit, a eu recours pour son ravitaillement aux services du douteux Henri Schwab, « Henri du marché noir ». ⁴²

Henri, qui mange à de nombreux râteliers, a une maîtresse, une certaine Alberte Levet, 28 ans, une blonde assez vulgaire et provocante, à l'occasion prostituée, que Jean Hellet, dans un témoignage après-guerre, décrira sobrement : « genre poule ». Elle fréquente volontiers les bars du Vieux-Port – tel la brasserie New York, quai des Belges ⁴³ et ceux de la rue Haxo, ou le Bar Pierre, rue Pythéas, dans le quartier de l'Opéra dont la clientèle est pour le moins diverse : on y croise aussi bien des agents secrets venus de Londres ou d'Alger que ceux de la Gestapo ou des membres du Milieu. C'est dire qu'il faudrait se méfier du moindre de ses propos, de la plus innocente de ses confidences. Car Emmanuel Bousquet fréquente également ces adresses. Et Emmanuel Bousquet a pour maîtresse... une certaine Alberte Levet qui se partage entre Schwab et lui ! Il n'est donc pas difficile de dérouler le fil qui conduit au soir du 23 mars 44 le gestapiste français jusqu'à l'appartement d'*Henri Truchot*. Un *Truchot* qui, malgré l'insistance de Pierre Massenet et les consignes formelles des instructeurs du SOE - qui exigeaient de leurs futurs agents un changement d'adresse permanent afin de semer les mouchards - n'aura jamais bougé de la rue Mérentié !

⁴² Aussi invraisemblable que cela paraisse, c'est Eliane Plewman qui a mis son chef de réseau en relation avec l'homme du marché noir. Schwab se vantera d'avoir tiré 600.000 francs de bénéfices de ses ravitaillements au réseau. (Témoignage de Julien Villevieille)

⁴³ Il a été alors rebaptisé Quai Maréchal-Pétain

Si le captain était le seul à avoir payé son imprudence !.. Mais Alberte Levet - quand l'heure des comptes aura sonné pour le traître Bousquet, et que le juge d'instruction interrogera sa maîtresse - que dira-t-elle ? Des choses incroyables ! Elle donnera des détails ahurissants :

Oui, elle a connu Bousquet - qu'elle voyait journallement au New York - fin décembre 43 par l'intermédiaire de Schwab. Mais elle a vu aussi à ce moment-là un certain Mr Brown (sic) qui se faisait appeler *Lucien Vernanchet*, et elle a eu également l'occasion de voir sa sœur, qui s'appelait Éliane et tous deux étaient Anglais !

Voilà ce qu'elle dit, Alberte Levet, la « poule » du gestapiste. Et elle n'a pas pu l'inventer ! Elle ajoute même, comme pour être plus convaincante « J'étais au courant de l'activité de résistant de mon ami Schwab et des Brown (sic) ».

Enfin, comme si tout ceci ne suffisait pas à souligner les risques insensés, l'inconscience même des membres du réseau *Monk*, Alberte Levet ajoute qu'au mois de mars 44 son ami Schwab s'est rendu au domicile d'*Henri Truchot*, rue Mérentié « pour inviter Mlle Eliane Brown (sic) à venir déjeuner avec nous »

Mais Henri n'est pas revenu...

Et pour cause. Il est déjà entre les mains de la Gestapo. Et « Mlle Brown » aussi !

Et elle voudrait qu'on la croie, Alberte Levet, lorsqu'elle affirmera en 1946 qu'à aucun moment elle ne s'est doutée que Bousquet faisait partie de la Gestapo, alors que c'est sûrement elle qui l'a renseigné ?

Un jour, le coiffeur Casseri, témoin de l'arrestation, ne signalera-t-il pas que Bousquet était accompagné « d'une femme blonde, jeune » ?

Un mystère demeure qui n'est pas près d'être dissipé :

Comment une « poule » de bas étage, qui n'a rien d'une Mata-Hari, peut-elle connaître tous ces détails ? Qui lui a fourni les véritables identités des agents du SOE, alors que les membres français du réseau *Monk* parlent encore à l'époque d'Éliane *Prunier*, d'*Henri Truchot* et non pas d'Eliane

Plewman (ou Browne) et de Charles Skepper ? ⁴⁴ Comment peut-elle savoir que *Lucien Vernanchet* est la fausse identité d'Albert Browne Bartoli, chef d'un réseau SOE qui est à près de 500 km de Marseille ?

Par son amant, bien sûr. Mais Bousquet n'est tout de même pas Karl Boemelburg, chef de la Gestapo en France. Il n'est qu'un rouage subalterne, un obscur exécutant de basses besognes. Comment est-il lui-même au courant, si le renseignement n'est pas venu « d'en-haut » ?

Faudrait-il alors - pour une fois - le croire quand il affirme qu'il a agi « parce que la Gestapo était sur le coup depuis plus de trois mois » et qu'il ne voulait pas voir « l'affaire » (et ses retombées matérielles) lui filer entre les doigts ?

Où commence la trahison qui aura envoyé trois agents Anglais du SOE à l'abattoir ? Au bord du Vieux-Port ou bien plus au nord, dans la vallée du Loir en juin 43 ? Qui l'a commise ? Qui en a profité ? Qui a ordonné la destruction du réseau ?

Les procès qui ont eu lieu dans l'immédiat après-guerre avec des témoins encore vivants, des traîtres encore à châtier, n'ont pas pu faire la lumière sur cette dramatique et ténébreuse affaire. Comment prétendre la faire aujourd'hui où plus personne n'est là pour dire la vérité des faits ?

⁴⁴ Y compris lors des procès d'après-guerre ! Julien Villevieille, en 1946, en établissant la liste des membres du réseau indique ne pas connaître la véritable identité d'Eliane Plewman.

Pendant ce temps, que sont nos héros devenus ?

Tous quatre ont été immédiatement après leurs arrestations transférés au siège de la Gestapo de Marseille et, pendant près de trois semaines, mis à l'isolement, ils ne cesseront de faire la navette entre la prison des Baumettes et le 425, rue Paradis. Dans cette ancienne demeure Belle Époque, vaste et cossue, aux ferronneries ouvrées et à l'escalier d'accès extérieur avec perron, réquisitionnée par l'Occupant, à l'angle du bd Rodocanacchi, le SIPO-SD a ouvert une succursale de l'enfer.



Le 425, rue Paradis, siège de la Gestapo en 1944

Un lieu d'horreur. Des cellules ont été installées sous les toits et dans les caves, des baignoires servent aux supplices... Tous les « terroristes » y sont longuement interrogés, frappés, brûlés, suffoqués, martyrisés. Les riverains entendent chaque soir

les hurlements des victimes qui implorent grâce, qui supplient leurs tortionnaires, soumis à l'épreuve de la baignoire, torturés à l'électricité, battus à mort par une équipe de bourreaux sadiques à laquelle se mêlent parfois deux prostituées, connues sous leur nom de guerre : « Maguy » (Magnan) et « Blanche » (Guieu) - la maîtresse de Dunker - qui ne dédaignent pas de participer aux interrogatoires musclés. Certains, à bout de forces et de douleur, après des heures de coups et de tourments avouent tout ce qu'on leur demande, « vendent » leurs camarades de combat, dénoncent les réseaux...

Qu'aurions nous fait à leur place ?

Ils sont une quinzaine de « permanents » à se relayer pour pratiquer ce que leur chef appelle la « verseschärfte Vernehmung » - le « traitement renforcé », atroce euphémisme pour désigner la torture.

Leur chef ? Il se nomme Ernst Dunker, ⁴⁵ dit *Delage*. Il a 32 ans en cette année 44 et le grade de Scharführer SS. ⁴⁶ Il dirige la



Ernst Dunker-Delage

section IV du contre-espionnage allemand à Marseille. Il a un supérieur hiérarchique, l'Obersturmbannführer ⁴⁷ Rolf Mühler, chef des kommandos du SIPO-SD, mais c'est lui, Dunker, le véritable patron de la répression. Il faut dire qu'il met un tel zèle à accomplir sa sinistre besogne ! C'est un

homme de terrain plus que de bureau et il ne rechigne pas à « aller au charbon » avec ses hommes. Il dirige en personne chaque interrogatoire et s'il ne frappe pas lui-même, c'est lui qui « orchestre » la séance.

Physiquement, il n'a pas grand-chose à voir avec l'idéal SS du grand aryen blond et athlétique, cet homme de taille moyenne et au léger embonpoint qui dénonce le viveur. Sa face est poupine, son teint rosé et ses cheveux noirs et raides. Mais son regard devrait mettre en alerte. Des yeux bleu-vert, durs, avides, un regard clair mais cruel, dépourvu de sentiments, en particulier celui de la pitié. Il est vide, ce regard et sournois par vieille habitude de s'incliner servilement devant ses chefs, mais il brille tout à coup d'un éclair de jouissance face à une victime potentielle. Un regard de prédateur devant une proie sur laquelle il va bondir.

À son procès, en 1947, il dira comme tant d'autres de ses semblables « qu'il n'avait fait qu'obéir à ses chefs et qu'il n'avait pas eu le bonheur de naître Français, mais Allemand »...

Pourtant, il ne faisait pas le fier, le Scharführer SS Ernst Dunker quand il a débarqué à Marseille en janvier 43. Originaire de Halle, en Saxe, où il est né le 27 janvier 1912, il a, dans sa jeunesse, tâté maintes fois de la prison pour vol, proxénétisme, trafics en tous genres. Il a été barman à Berlin, réceptionniste, homme à tout faire. L'arrivée d'Hitler au pouvoir fut la

⁴⁵ Alias Fred Hackenschmidt, alias Wilfried Senach, alias Weber, alias Deichen, mais surtout alias **Delage**. C'est sous ce nom de guerre qu'il devait se rendre tristement célèbre à Marseille.

⁴⁶ Sergent-chef

⁴⁷ Lieutenant-colonel

chance de sa vie : il adhère au parti nazi dès sa fondation et c'est dans les rangs des brutes aveugles de son maître à penser – la SS ⁴⁸ - qu'il va compléter ses humanités. Il peut désormais impunément voler, piller, tuer ceux que ses chefs lui désigneront. Il est malin, roublard, mais, pour perverse qu'elle soit, son intelligence est indéniable. Il parle parfaitement le français, ce qui lui sera utile pour la partie « psychologique » de ses interrogatoires, la victime finissant par entrer dans le jeu de son bourreau ⁴⁹.

Ce qui ne l'a pas empêché de commettre de « grosses bêtises » durant son séjour à Paris, fin 42. Interprète de la Gestapo, à la rue des Saussaies, où sont interrogés les résistants, il s'est lié à la bande de Bonny et Lafont, gestapistes français de sinistre mémoire. Dunker a été compromis dans divers trafics et même soupçonné « d'intelligence avec l'ennemi » (lisez avec l'Intelligence Service anglaise), un comble pour un SS ! Ce qui lui a valu d'être exclu. Il a été tenté un moment de « passer de l'autre côté », celui de la résistance, mais finalement, repentant, il est revenu faire amende honorable. Il s'en est tiré avec quelques semaines au cachot et un « déplacement d'office ».

Ce déplacement, c'est à Marseille qu'on le lui ordonne. La deuxième chance de sa vie. C'est dire quelle ardeur au travail il va déployer dans son nouvel emploi pour faire oublier ses fautes passées !

Marseille, début 43, c'est le terrain de chasse idéal pour l'ex-truand berlinois Dunker-*Delage*. Il y sera chef de bande, en puisant sans compter dans la fine fleur de la pègre qui ne demande pas mieux de se placer à son service pour s'emparer des miettes du festin promis.

À Marseille, Dunker se trouve d'emblée comme un poisson dans l'eau. Cette ville est faite pour lui, l'ex-trafiquant, l'ex-truand, l'ex-proxénète. On y trouve à foison des gens peu regardants, déjà tout formés, il n'y a plus qu'à leur donner du travail. Les nervis, les hommes de main, les mouchards, les indics qui gravitent autour du PPF de Sabiani ou les

⁴⁸ Dans la fumeuse appellation nazie ce sont les initiales de *SchützStaffel* – littéralement: « escadron de protection ».

⁴⁹ Ce qu'on appellera plus tard « le syndrome de Stockholm »

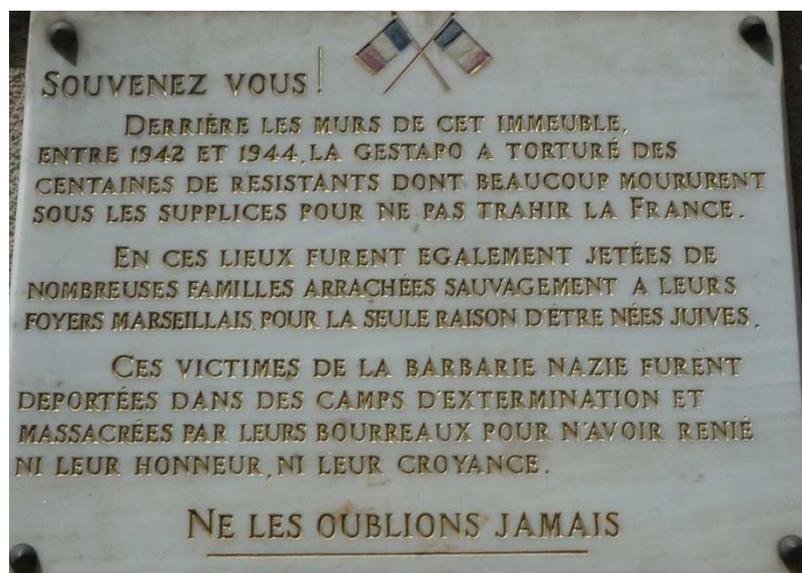
« gâchettes » de Spirito, représentent un vivier inépuisable d'ordures humaines, prêtes à se vendre au plus offrant.

Un réseau de « terroristes » démantelé peut vous valoir - selon son importance - une « prime » de 3 millions de francs ⁵⁰ . Sans compter les « à-côtés »...

Bousquet va se trouver à bonne école et profiter des leçons de vrais professionnels de l'ignominie.

Leurs noms seuls auront longtemps hanté les nuits des résistants des années après les faits : Daveau, Jalabert , Tortora, Viscalisas, Olivieri, Mariani, Bussière, Mangiavacca, Palmieri, Sala, Romieu, Brown (!), Dewaenne, Chach, aux côtés de leurs « collègues » allemands : Schörer, Blass, Peterman, Bauer, Schmidt, Pfanner, Holz ou Wilbertz.

Il ne fait pas de doute qu'Éliane Plewman, Charles Skepper, Arthur Steele ⁵¹ et leur compagnon français Julien Villevieille sont passés entre l'une ou l'autre des mains de ces tortionnaires-là...



Au cours de leur instruction les agents du SOE étaient bien entraînés à subir des interrogatoires poussés mais ils ne pouvaient pas dépasser certaines limites. Celles que franchissaient chaque jour les bourreaux de la

⁵⁰ C'est ce que réclamera à Dunker un autre traître : Erick Segonde de Possel, alias *Grumbage*, ancien officier français qui lui « vendit » toute la résistance régionale, ce qui lui vaudra d'être abattu en juillet 44 par les hommes du Bureau IV du SIPO-SD en présence de leur chef, au moment de la remise de la « prime ». Mais Dunker aura su exploiter le renseignement et contribuer à faire exterminer plusieurs maquis par la Wehrmacht et la Luftwaffe.

⁵¹ Rendons-leur à présent leurs identités

Gestapo. La consigne était : tenir au moins 48 heures. Raconter des mensonges vraisemblables, réclamant un long temps de vérification et ensuite, si vous ne pouvez plus tenir, eh bien, parlez...

Pourquoi 48 heures ? Pour donner aux membres du réseau encore en liberté le temps de disparaître, de changer d'identité et de lieu de résidence. En un mot de prendre le maquis.

Les prisonniers du réseau *Monk* tombés entre les mains de Dunker ont-ils parlé ? Il faut croire que non, car en dépit de toutes les souricières tendues par Bousquet et ses amis allemands, en dépit des surveillances exercées par Alberte Levet dans les bars habituellement fréquentés par des gens des deux bords, dans les semaines suivantes aucune autre arrestation n'a frappé un membre du *circuit*. Ni à Marseille, ni dans la région. Aucun des quatre n'aura rien avoué d'essentiel qui puisse mettre ses compagnons d'armes en danger. Pourtant, à en croire, Julien Villevieille ce n'est pas faute à Dunker d'avoir eu recours à toutes les ressources de ses « *verseschärfte Vernehmungs* ».

Mis en présence du captain Skepper lors d'une confrontation - qui a lieu quinze jours après leur arrestation commune - dans le bureau de Dunker, le résistant français n'a pas reconnu son ami *Truchot*, massacré par ses bourreaux, mais qui n'aura rien lâché, sauvant par son héroïsme tous ses *contacts*, ainsi qu'il l'avait fait face à ses tortionnaires japonais.

Henri Schwab lui-même a connu le 425, rue Paradis. Il n'a pas été torturé. Mais il a eu beau demander à « son ami » Bousquet de le sortir de là, rien à faire. Les autres l'ont gardé et ils l'expédieront bientôt en Allemagne avec un aller-simple.

Alberte Levet aussi aura fait un séjour d'une quinzaine dans les cellules de la section IV pour être imprudemment venue réclamer des nouvelles de « son ami Henri ». ⁵²

⁵² À la libération elle écopera d'une peine de cinq ans de prison

Pendant plus d'un an on va perdre totalement trace des quatre prisonniers. Sont-ils même encore de ce monde ?

Londres a été prévenue du désastre grâce à des messages expédiés de Marseille et de la région par les membres survivants du réseau qui se terrent.

Le SOE a mieux à faire qu'à les rechercher : il faut trouver des remplaçants, ⁵³ et surtout s'occuper des réseaux actifs à travers la France. Près de 200 agents sont « in the field », (sur le terrain) qui réclament parachutages, armes et munitions. D'ailleurs, comment pourrait-on connaître le sort de gens qui n'ont plus d'identité, sauf un matricule allemand, qui n'ont aucun statut de combattants ou de prisonniers de guerre, qui ne sont protégés par aucune convention internationale, que la Croix-Rouge ne peut pas visiter et que les Nazis sont libres de traiter comme du bétail après les avoir affublés du label de « terroristes » ?

Il faudra attendre la fin de la guerre pour reconstituer ce que fut la montée au Calvaire et la fin d'Eliane Plewman, Charles Skepper et Arthur Steele et de tant d'autres de leurs compagnons d'infortune.

Et encore !..

Churchill, qui en se dressant comme ultime rempart contre la barbarie nazie a sauvé l'Europe du désastre, a fait la guerre, il l'a gagnée, mais il n'a jamais eu d'états d'âmes. À peine le conflit achevé, il fera liquider le Special Operations Executive et – au grand dam des historiens à venir – une partie de ses archives ont été négligées quand elles n'ont pas été détruites.

Il aura fallu l'obstination d'une femme de tête et de cœur, Vera Atkins, bras droit du Colonel Maurice Buckmaster, chef de la section F du SOE pour connaître la suite. Partie à travers l'Allemagne en ruines jusqu'à la frontière polonaise, elle a inlassablement interrogé les anciens bourreaux,

⁵³ Ce sera le réseau *Gardener* dirigé par Robert Boiteux (*Firmin*) qui sera actif jusqu'en juin 44.

les gens des camps, les survivants pour savoir quel a été le sort de treize de « ses filles » disparues sur les trente-neuf envoyées en France.

De leur côté Tom Plewman, Albert Browne et Elisa Bartroli ont harcelé les services anglais de demandes angoissées auxquelles ceux-ci ne délivraient encore que des réponses vagues et imprécises.

Pourtant, petit à petit, l'itinéraire vers la mort des trois héros de la rue Mérentié va se dessiner.

Depuis Marseille, ils ont été transférés vers la prison de Fresnes, près de Paris. Puis à la gare de l'Est d'où les nazis expédiaient leurs cargaisons humaines vers les camps de la mort. C'est de là qu'au début du mois de mai 44 un convoi est parti pour l'Allemagne, sans qu'on sache d'abord sa destination.

Grâce au témoignage (entre autres) d'une prisonnière politique, Hedwig Müller, incarcérée à Karlsruhe entre juin et septembre, on sait que 7 ou 8 femmes anglaises – arrivées le 12 mai 44 y ont séjourné. Parmi elles, une jeune femme brune remarquable par son moral, qui s'efforçait de reconforter ses compagnes. Cela ressemblerait assez à l'attitude d'Eliane qui dans les pires moments n'avait jamais perdu sa soif de vivre et qui défiait ses bourreaux à la moindre occasion.⁵⁴

Ces Anglaises seraient restées à Karlsruhe « jusqu'au 20 juillet environ ».⁵⁵ On pensait à l'époque qu'elles seraient parties « en direction de la Pologne ». Auquel cas elles seraient à présent entre les mains des troupes d'occupation russes. C'est du moins ce qu'écrit encore en septembre 1945, Vera Atkins à la mère d'Eliane, Elisa Bartroli et à Tom Plewman, son époux.

En réalité, voici près d'un an qu'Eliane Plewman et ses compagnes d'infortune ne sont plus de ce monde.

⁵⁴ Odette Sansom, autre agent du SOE à avoir séjourné dans la prison de Karlsruhe à l'été 44 et à être revenue vivante des camps a témoigné des conditions de vie de ses compagnes.

⁵⁵ On verra que c'est inexact. Un premier groupe de cinq a bien quitté la prison en juillet, le second en septembre.

Elles ont bien séjourné en prison à Karlsruhe, mais la prison de Karlsruhe était alors dirigée par une femme d'ordre et de principes : Fraulein Becker. En bonne fonctionnaire nazie elle ne supporte pas que l'on enfreigne le règlement. Ces Anglaises dont on lui a confié la garde sont des agents secrets, des terroristes, des espionnes. Or, Fraulein Becker dirige une prison de détenues politiques et de droit commun. Elles n'ont rien à faire ici. Et pour bien faire comprendre qu'elle ne tolèrera pas ce désordre plus longtemps elle envoie des lettres de protestation à la hiérarchie. Déjà, courant juillet la directrice a réussi à se débarrasser de cinq de ces encombrantes qu'on a dirigé vers des camps. Mais il en reste trois. L'affaire va remonter jusqu'à Ernst Kaltenbrunner, chef du RSHA ⁵⁶ bras droit d'Himmler. La sentence revient, lapidaire : à classer N+N. ⁵⁷ Autrement dit : « liquidez-les sans laisser de traces de leur passage ». Malgré leur fanatisme les Nazis ont réalisé que l'heure des comptes approche. Mieux vaut se débarrasser de ces prisonnières compromettantes que de toute façon personne ne réclamera jamais. Fraulein Becker avait raison, c'était seulement une question de négligences dans le classement. Désormais : Alles in Ordnung ! – Tout est en ordre.

Dans la nuit du 11 au 12 septembre 1944 – vers 1h30 - les trois prisonnières sont extraites de leurs cellules, on leur rend leurs affaires et elles sont embarquées, accompagnées de leurs gardiens, à bord d'un train, dans des compartiments ordinaires, en direction de Munich. Le convoi récupèrera une quatrième détenue que les trois autres ne connaissent pas. Si elles savaient leur destination, elles n'auraient pas aussi bon moral que ce que leur procure l'illusion d'un trajet confortable, quand tant d'autres déportés ont été transportés dans des wagons à bestiaux jusqu'à « l'abattoir » final. Vera Atkins a retrouvé et interrogé

⁵⁶ Pour *Reichssicherheitshauptamt* (Office de sécurité du Reich)

⁵⁷ Dans la délirante nomenclature nazie ce sont les initiales de *Nacht und Nebel* (Nuit et Brouillard), emprunté au livret de « L'Or du Rhin » de Richard Wagner. Un classement qui ordonnait que ces prisonniers fussent exécutés et leurs dépouilles brûlées afin qu'on n'en retrouve trace.

plusieurs des « accompagnateurs », des officiers de la Gestapo, dont Christian Ott qui révéla le nom du second : Wassmer - et c'est ainsi qu'on a pu apprendre les détails du voyage de ces quatre jeunes femmes vers le terme de leur vie terrestre. Arrivées en pleine nuit en gare de Munich, c'est à pied que les prisonnières ont été conduites au camp de concentration de Dachau.

Le 13 septembre 1944 à 8h.20 du matin les prisonnières ont été extraites de leurs cellules, conduites dans une cour, devant le mur du four crématoire. Outre les « accompagnateurs », étaient présents le commandant du camp, Eduard Weiter et deux SS. Ott a lu aux prisonnières leur sentence de mort. Puis, on les a fait s'agenouiller. Spontanément les jeunes femmes se sont prises par la main, formant une chaîne humaine face à leurs bourreaux. Un geste d'humanité qui n'avait plus cours depuis longtemps à Dachau, le doyen des Konzentrationslager. Alors, pistolet en main, les deux SS se sont approchés des quatre jeunes femmes en pleurs et leur ont posément tiré une balle dans la nuque à chacune. Pour la plus âgée il fallut s'y prendre à deux fois. Après l'exécution, le Lagerkommandant très intéressé par les bijoux portés par les jeunes mortes a ordonné aux deux SS de les lui apporter dans son bureau.

Les corps des suppliciées ont été aussitôt brûlés.

Elles se nommaient Eliane Plewman, 26 ans (réseau *Monk*) Madeleine Damerment, 26 ans (réseau *Bricklayer*) Yolande Beeckman, 33 ans (réseau *Musician*) et Noor Inayat Khan, 30 ans (réseau *Physician*).⁵⁸

La mère de Noor mourut de chagrin en apprenant que sous les bottes du bourreau qui s'acharna sur elle, le corps de sa fille n'était plus « qu'un amas de chairs ensanglantées »

Une plaque apposée sur le mur même du crématoire rappelle aujourd'hui encore leur martyre.

⁵⁸ De même apprendra-t-on que Charles Milne Skepper - vu pour la dernière fois à Compiègne - est mort d'épuisement à Buchenwald vers le 4 avril 1944 des suites des mauvais traitements subis. Quant à Arthur Steele, toujours à Buchenwald, il a été pendu par les pieds jusqu'à ce que mort s'ensuive le 14 septembre 1944.

Elles venaient donner leur réponse à la question posée soixante-dix ans auparavant par Paul Verlaine :

« *Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà*

De ta jeunesse ? »

Épilogue

Si nombre de crapules ont pu passer entre les mailles du filet de la Justice, l'heure des comptes a fini par sonner au moins pour deux acteurs majeurs de ce drame.

En janvier 1945 on interpellait à son domicile parisien, 22, rue Barrault dans le XV^{ème} arrondissement, un certain Emmanuel Bousquet. Il était membre du Comité Local de Libération, appartenait aux Milices Patriotiques, comme en attestait le brassard tricolore qu'il portait à la manche gauche de sa veste et la carte qu'il exhibait, ornée une photo où il arborait une fringante paire de moustaches à la Errol Flynn, indiquait qu'il avait le n°190 du groupe 254, rue Croix-Nivert- Paris.

Il possédait de ce fait une autorisation de port d'arme et un laisser-passer délivré par le Comité de Libération de Lyon.

Il venait cependant d'essuyer un refus de la Mission de Sécurité Intérieure où il prétendait s'engager...

Pour faire bonne mesure, les inspecteurs des Services de Renseignements français qui avaient remonté la piste du fuyard depuis Angoulême découvrirent avec étonnement une carte d'adhérent au Parti Communiste Français dont l'encre était toute fraîche, délivrée le 18 octobre 1944, au nom d'Emmanuel Bousquet dit Jean de Boissière, au siège du PCF, 35, av. Victor-Hugo- Paris.

Aussitôt qu'il apprit la nouvelle de l'arrestation du traître, le Préfet Massenet écrivit au juge pour réclamer le transfert de Bousquet à Marseille, détaillant son rôle dans « la destruction du réseau franco-britannique dirigé par Henri Truchot ».

L'instruction fut donc poursuivie à Marseille - après un mandat d'amener délivré le 18 septembre 1945 - où les membres survivants de *Monk* et notamment Julien Villevieille, qui avait eu la mitraillette du gestapiste sur la poitrine, mais aussi les voisins de la rue Mérentié reconnurent formellement Emmanuel Bousquet malgré ses dénégations et ses proclamations d'innocence.

Fernand Bousquet

espion et traître

a été fusillé hier matin à Marseille

Un traître immonde auquel ne peut aller nulle pitié, Fernand Emmanuel Bousquet, âgé de 39 ans, a été fusillé hier matin dans la cour du fortin de Malmousque.

Bousquet avait fait partie tout d'abord de la police allemande de Toulouse. Il fut ensuite chargé de la liaison entre les divers services de contre-espionnage allemand dans les villes françaises. Il excella ensuite dans la détection des poste émetteurs et récepteurs fonctionnant pour le compte des alliés.

Bousquet n'était pas que ce sordide traître. Il tortura de nombreux officiers arrêtés par ses soins et fit condamner à

mort de nombreux patriotes qui préparaient dans la lutte clandestine la victoire française.

Grassement payé, il participa à l'arrestation de plusieurs membres du Réseau Truchot et laissa une renommée de tortionnaire dans cette antichambre de la mort qu'était devenu le 425 de la rue Paradis.

Un revenant des camps allemands, M. Marc Villevielle l'accusa formellement en Cour de Justice.

Bousquet ne pouvait échapper à la mort. Et hier matin, sous un ciel triste, gris et froid, le traître s'acheminait vers le poteau d'exécution. Peu après Bousquet était fusillé.

Il fut présenté à la Cour Spéciale de Justice section B, dont les audiences apprirent qu'avant d'exercer ses talents à Marseille le traître avait fait ses premières armes à la Gestapo de Toulouse, rue Maignac.

Le 19 juillet 1946 les trois jurés de la Cour

de Justice unanimes condamnèrent à mort Emmanuel, Fernand Bousquet, 39 ans, pour « intelligence avec l'ennemi en vue de favoriser les entreprises de l'Allemagne contre les intérêts de la France ». Il fut fusillé sur le terrain militaire de la batterie de Malmousque le 15 novembre 1946 à 9 heures du matin.

Restait à rattraper un autre fuyard qui, dès le débarquement en Provence, avait mis la plus grande distance possible entre Marseille et lui : Ernst Dunker, dit *Delage*.

Les services secrets français le retrouvèrent alors qu'il tentait – comme tant d'autres Nazis – d'entrer en contact avec les troupes américaines basées en région parisienne. On le ramena dans la ville de ses tristes exploits. Il fut incarcéré aux Baumettes en attendant son procès qui s'ouvrit devant le Tribunal Militaire de la 19^{ème} région le 21 janvier 1947.

Il paya ses crimes le 6 juin 1950 de la même façon que le serviteur de ses basses œuvres : Emmanuel Bousquet.

Justice était faite.

Elle arrivait bien tard...

Le gardien de la mémoire

Le 7 mai 1998 le maire de Marseille dévoilait une plaque commémorative apposée sur la façade du n°8 de la Rue Mérentié « À la mémoire de trois officiers britanniques du SOE » parachutés en France pour y organiser la résistance en Provence en créant le réseau Bernard Monk » (sic).

Malgré les nombreuses erreurs qui parsèment le texte-hommage on peut y reconnaître les noms du captain Charles Milne Skepper, de l'ensign Eliane Plewman et du captain Arthur Steele. Cette plaque-souvenir, qui rappelle le sacrifice de ces « Français de préférence » dont parlait Louis Aragon, est due à l'initiative d'un ancien membre du réseau, Roger Lafont. Il n'avait pas oublié ses camarades de combat et tenait à ce que Marseille en garde le souvenir.



Bibliographie

Archives personnelles de la famille Browne Bartroli.

Agostini F. *Essai sur les mouvements de Résistance dans les B. du R.* 2002

*Browne Bartroli A. [Manuscrit inédit] *Journal de maquis*

*Browne Bartroli E. *Correspondance privée*

Chazeaux de O. *Maryse Hilsz. La femme qui aimait tant le ciel.* JC Lattès, 1999

Cookridge E. H. *Mettez l'Europe à feu. Organisation et action du S.O.E. en Europe occidentale (1940-1945).* Fayard, 1968

Cornioley P. « *Pauline* » *Parachutée en 1943. La vie d'une agent du S.O.E.* Recueilli par Hervé Larroque. Ed. par exemple, 1996

Cour de Justice des B. du R. 1945-1946 *Dossiers pénaux*

Cunningham C. *Beaulieu : the finishing school for secret agents 1941-1945.* Leo Cooper, 1998

Foot M. R. D. *Des Anglais dans la Résistance. Le Service Secret Britannique d'Action SOE en France 1940-1944.* Ed. Tallandier, 2004

Helm S. *Vera Atkins, une femme de l'ombre. La résistance anglaise en France.* Ed. du Seuil, 2010

Journaux d'époque : *Le Provençal ; La Marseillaise*

Maloubier B. *Agent secret de Churchill.* Ed. Tallandier, 2011

Massenet M. *Madame Veuve.* Stock, 1977

Massenet P. & M. *Journal d'une longue nuit. Carnet de route de deux français moyens 1939-1944.* Fayard, 1971

Mencherini R. *Résistance et occupation (1940 -1944-T.3) midi rouge, ombres et lumières* Ed. Syllepse 2011

Ministère de la Défense et des Anciens Combattants, Service Historique de la Défense : *Archives du Réseau Buckmaster BERNARD* [SHD 17P 14]

Nicholas E. *Death be not Proud.* Cresset Press, 1958

Régis J.-F., Un réseau anglais dans la Résistance à Roquebrune-sur-Argens, *Chroniques de Santa-Candie*, 10, 1974, 1-10

Régis S. 15 Août 1944 Le jour du débarquement à Roquebrune sur Argens. *Chroniques de Santa-Candie*, 30,1985, 43-44

Siedentopf M. *Parachutées en terre ennemie* Perrin,2008

The National Archives, S.O.E. Personal File : Arthur Steele [HS 9/1410/2]

The National Archives, S.O.E. Personal File : Charles Milne Skepper [HS 9/1370/1]

The National Archives, S.O.E. Personal File : Diana Rowden [HS9/1287]

The National Archives, S.O.E. Personal File : Eliane Plewman [HS 9/1195/1]

The National Archives, S.O.E. Personal File : Eric Cauchi [HS 9/281/5]

The National Archives, S.O.E. Personal File : Sidney Jones [HS 9/809/5]

Tickell J. *Odette Agent S-23.* Nicholson & Watson, 1949

Yarnold P. *Wanborough Manor - School for Secret Agents.* Hopfield Publications, 2009